

L'ARCHE *Editeur*

Fabrice MELQUIOT

Nus

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Nus

Théâtre

Fabrice Melquiot

« Nus.

Je crois qu'aucun des acteurs ne doit l'être ; jamais entièrement ; le corps du texte cherche sans cesse à les débarrasser ; la nudité est à lui ; l'écriture scénique doit tendre un vêtement, toujours.

Je crois que ce geste doit être accompli avec la plus grande des délicatesses ; on jongle avec des torches ; et quand on se brûle, il ne faut pas hurler.

La peau est rugueuse ; elle crisse. Les chairs sont tendues à se rompre et crient déjà à l'aide ; ça va.

Nous n'avons pas toute la vie, mais nous avons chaque instant, et rien de nos corps n'est jamais fini ; cela fait rire. »

F.M

Personnages

Helmut Dortmeister, 40-50 ans
Betty Dortmeister, 40 ans

Carmela Dortmeister, 20 ans
Léonore Dortmeister, 17 ans
Pacôme Dortmeister, 10 ans

Olivier Givre, 30 ans
Rémi Alcande, 20 ans
Cindy Forestier, 10 ans

Marcus Latour, 28 ans
Bernadette Swing, 20 ans
Valérie Ramey, 30 ans

Fabienne Latour, 50 ans
José Latour, 50 ans

Béatrice Parmentier, 40 ans
Violette Renoir, 40 ans
Alexandra Granette, 40 ans
Eva Terrasson, 40 ans

I. Anamorphose

Chambre d'Helmut et Betty Dortmeister.

Helmut Dortmeister est allongé sur le lit, un carnet à la main.

Helmut Dortmeister.

Je prends ces notes sur un lit défait, où cette nuit j'ai bandé une heure ou deux, sans vouloir, d'une main, faire plier le désir, sans pouvoir, de tout mon corps faire plier ma femme. « Beau sexe bien droit » : voilà ce que je pensais, à mesure que l'insomnie prenait son galon. Beau et droit, pourpre aussi ; le sang était ce cheval blanc ; quelques jours de sperme au fond des couilles ; un peu du temps qui passe et se mue.

Betty Dortmeister.

Helmut !

Helmut Dortmeister.

Quand ma femme m'appelle, comme ça –

Betty Dortmeister.

Helmut !

Helmut Dortmeister.

Et que je lui réponds : oui, Betty ?

Betty Dortmeister apparaît.

Betty Dortmeister.

Rien.

Helmut Dortmeister.

Rien ?

Betty Dortmeister.

Tu n'as besoin de rien ?

Helmut Dortmeister.

Quand ma femme m'appelle, comme ça –

Betty Dortmeister.

Helmut !

Helmut Dortmeister.

Merci, Betty. Tu le fais très bien. Tu appelles très bien. Appelle encore.

Betty Dortmeister.

Helmut !

Helmut Dortmeister.

Formidable. Maintenant, appelle-moi, mais pas n'importe comment, pas juste pour me demander si je n'ai besoin de rien, pas juste parce que je te le demande, appelle-moi comme si tu avais, toi, besoin de moi et de m'appeler à cet instant précis. Que je n'aie pas l'impression dégueulasse que tu n'as rien à faire là.

Betty Dortmeister.

Je n'ai pas compris.

Helmut Dortmeister.

Tu as très bien compris. Appelle-moi mieux que ça.

Betty Dortmeister.

Mieux que *ça* ? Et si je ne savais pas appeler mieux que *ça* ? S'il fallait que tu me montres ou que tu me punisses ?

Helmut Dortmeister.

J'attends.

Silence.

Betty Dortmeister.

Helmut.

Helmut Dortmeister.

Tu n'as pas besoin de moi. Tu es une égoïste. J'ai des jours de sperme au fond des couilles et tu n'as pas besoin de moi. Tu ne sais pas ce que c'est que la mélancolie. Tu crois que c'est un nom d'animal.

Betty Dortmeister.

Helmut.

Helmut Dortmeister.

Encore.

Betty Dortmeister.

Helmut. Helmut. Helmut. Mon amour.

Helmut Dortmeister.

Je m'en veux. Si on en reste là, on est allé nulle part. Tu aimes aller nulle part ? Tu aimes pouvoir dire : je n'ai pas bougé ? Betty, j'ai vraiment envie que tu ailles plus loin.

Betty Dortmeister.

Plus loin ?

Helmut Dortmeister.

Ne me laisse pas l'impression dégueulasse que tu n'as rien à faire là. J'ai un beau sexe bien droit, un sexe épais et doux, avec ce goût, tu sais, qu'il est le seul à avoir.

Betty Dortmeister.

Helmut.

Helmut Dortmeister.

Je ne veux pas avoir à en parler sans parler de toi, tu comprends ?

Betty Dortmeister.

Je n'aimerais pas. Je n'aimerais pas que tu parles de ta, de ton - Je n'aimerais pas que tu en parles sans parler de moi.

Helmut Dortmeister.

Une tequila frappée, tiens.

Betty Dortmeister.

Mais, tu aurais raison, peut-être.

Helmut Dortmeister.

Sers-moi.

Betty Dortmeister sert un drink à son mari.

Betty Dortmeister.

Depuis quelques jours, je suis trop mélancolique.

Helmut Dortmeister.

Tu ne sais pas ce que c'est.

Betty Dortmeister.

Ça n'est pas un animal.

Helmut Dortmeister.

Mieux que ça. Tu me sers ce drink comme si c'était n'importe quel drink, comme si tu travaillais dans cette maison sans l'habiter, tu sers ce drink comme une bonne fatiguée des ordres. Non, Betty. Sauf si. Alors d'accord.

Betty Dortmeister.

Sauf si quoi ?

Helmut Dortmeister.

Sauf si tu veux faire la bonne, la faire vraiment, avec l'attirail, les cernes et les mains qui sentent la javel.

Betty Dortmeister.

Je ne veux pas.

Helmut Dortmeister.

Tu serais très bien en bonne.

Silence.

Non. Finalement non.

Helmut Dortmeister boit.

Betty Dortmeister.

Je ne sais plus quoi dire.

Helmut Dortmeister.

C'est bien ce que je pensais. Je n'y arrive pas. Je n'arrive à rien. Des oiseaux mazoutés, voilà où nous en sommes. Chaque fois que je bande et que je prends des notes, mon beau sexe bien droit, épais et doux avec ça, pourpre et blanc, tout ce que tu veux. Chaque fois que j'essaie de te faire respirer l'air qui passe là-dedans, sous la chair, avec le sang pourpre et blanc, parce que c'est de l'air à je ne sais combien de pour-cents ! Tu l'as aimé pourtant, ce goût, tu sais, le goût de - Chaque fois, je t'aime comme je peux et je te demande de m'appeler mieux que ça, et de me servir mieux que ça, et d'être toi mais pas seulement toi, possiblement la bonne, même si nous n'en aurons jamais, possiblement une pute, mais pas de ces putes de grand chemin, non, une pute de cinéma. Possiblement quelqu'un d'autre que toi. Je suis gentil, Betty. C'est toujours par toi que je commence à écrire.

Betty Dortmeister.

Merci.

Helmut Dortmeister.

Ne dis pas merci, c'est pire que tout. Je ne peux m'empêcher de te faire remercier. Tu es heureuse, Betty, d'être au début de cette histoire ? Dans la toute première scène que j'écris et je bande encore, j'ai un sexe qui pourrait servir à rassurer les nageurs débutants ou les skieurs en bas de pente : c'est une perche que je te tends. Et tu ne bouges pas. Et tu appelles mal. Nonchalante. Et tu vois, ça y est, je commence à – Merde.

Betty Dortmeister.

Tu aimerais que je te fasse une fellation ?

Helmut Dortmeister.

Plus maintenant. Il faut toujours te prier. Il faut toujours te faire voir. Il faut toujours que tu répètes ce que je dis et que tu voies à travers ce que je vois, pour qu'il se passe quelque chose, il faut qu'on ait l'air de répéter ça pour quelqu'un d'autre, qui en profiterait plus que nous.

Betty Dortmeister.

Alors, qu'est-ce que je fais ?

Helmut Dortmeister.

Tu disparais.

Betty Dortmeister disparaît.

Helmut Dortmeister.

Des jours comme ça, où rien ne vient. On tend les choses à se rompre. On excite un ou deux travers, on exagère un peu le geste et tout retombe. Lit défait. Traces de la nuit, dos contre dos. Ça ne veut rien dire sur l'amour, ni sur la saloperie de qui je suis, ni sur la sienne. Nous sommes des gens qui s'aiment, qui s'aiment. Je l'écris sans fléchir. A ceci près, que je ne bande plus.

Betty Dortmeister.

Helmut !

Helmut Dortmeister.

Oui ?

Betty Dortmeister réapparaît, speed.

Betty Dortmeister.

Tu as vu mon rouge à lèvres ?

Helmut Dortmeister.

Non, Betty.

Betty Dortmeister.

Celui qui tire sur le bleu. Tu ne l'as pas vu ?

Helmut Dortmeister.

Non.

Betty Dortmeister.

Ça va ?

Helmut Dortmeister.

Je prends des notes.

Betty Dortmeister.

Tu écris sur le lit, maintenant. Tu t'es servi un drink ? A dix heures du matin ?

Silence.

Elle regarde un moment le lit défait et s'applique à ne pas voir ce qui cette nuit a défait le lit, comme bien d'autres nuits, le mélange de fadeur et d'amertume de leurs deux corps l'un près de l'autre, dans la distance qu'il faut à l'indifférence pour enfanter un rêve au moins et rendre muets les gens qui s'aiment. Nous sommes des gens qui s'aiment, qui s'aiment. Nous sommes muets. Dans une heure, je serai nue dans un autre lit et je tiendrai dans ma main une belle queue, raide et impolie. Elle sourit.

Helmut Dortmeister.

J'écris sur le lit. Je me suis servi un drink.

Betty Dortmeister.

Pacôme veut rester dans sa chambre. Il regarde un dessin animé. Passe le voir, si tu as une panne.

Helmut Dortmeister.

Je ne suis pas une voiture.

Betty Dortmeister.

Excuse-moi.

Helmut Dortmeister.

Tu vas où ?

Betty Dortmeister.

Tu es bien certain de n'avoir pas vu mon rouge à lèvres ?

Helmut Dortmeister.

Le bleu.

Betty Dortmeister.

Le bleu, oui.

Helmut Dortmeister.

Certain. Alors ?

Betty Dortmeister.

Je te l'ai dit hier soir. Je te l'ai dit ce matin. Je te l'avais déjà dit hier, et avant-hier je te l'avais déjà dit.

Helmut Dortmeister.

L'exposition Forster.

Betty Dortmeister.

Merci.

Helmut Dortmeister.

Excuse-moi.

Betty Dortmeister.

Elle lui passe une main dans les cheveux, comme, quatre minutes auparavant, elle avait touché la tête de leur fils. Sur les doigts l'odeur de l'un et de l'autre. Nous sommes des gens qui s'aiment, qui s'aiment. Elle le regarde sur le lit écrire ce qu'il peut, écrire ce qu'il ne peut pas. Elle se lavera les mains en arrivant chez Marcus Latour. Il l'appellera : Betty Boop. Et elle sourira, autrement.

Betty disparaît.

Helmut sort de la poche de son peignoir le rouge à lèvres bleu.

Helmut Dortmeister.

Tu quittes la chambre. Je devrais te suivre. Je devrais te dire : je l'ai, tiens. Mais, non. Je reste là, à guetter. Je ne bande pas. Ton rouge à lèvres me laisse froid. Nous sommes des gens qui s'aiment, je le sais, Betty, des gens qui s'aiment. Nous avons marché sur les rives du Michigan, un dimanche, il y a dix ans. C'est un truc de gens qui s'aiment, d'affronter le vent, au bord du Michigan. Crois-moi. Je ne bande plus.

Silence.

Alors, il écarte le peignoir d'éponge, dégage son sexe de ses couilles, tire sur le prépuce et met le gland à nu. Pacôme est dans sa chambre. Betty, à l'exposition Forster. Léonore est au lycée, Carmela chez une amie. Il prend soin de ne pas trop penser à ses deux filles, quand le peignoir d'éponge est ouvert. Il passe sur son gland le rouge à lèvres bleu. C'est un Indien mort.

II. Spasme

Toilettes du lycée.

Carrelage noir et blanc.

Odeur de javel.

Léonore Dortmeister et Bernadette Swing sont enfermées dans une cabine.

Très proches, l'une de l'autre.

Bernadette Swing.

Léonore, je te promets : rien et rien de rien du tout.

Léonore Dortmeister.

C'est toi la reine des promesses pas tenues. Tu t'en fais des bijoux de ces promesses-là, je te connais.

Bernadette Swing.

J'en porte pas.

Léonore Dortmeister.

Tu les revends.

Silence.

Je n'aurais pas dû venir.

Bernadette Swing.

C'est toi qui m'as dit : viens. C'est toi et toi.

Léonore Dortmeister.

C'est peut-être moi et moi, et peut-être que je l'ai voulu à corps et à cris, peut-être que oui, mais j'ai peut-être changé d'avis, et tu n'y pourrais rien.

Silence.

Qu'est-ce que t'en dis ?

Bernadette Swing.

J'en dis rien et rien : tu ne bouges pas.

Léonore Dortmeister.

N'importe qui pourrait entrer et nous surprendre, n'importe qui pourrait se rincer l'œil, sans qu'on en sache rien.

Bernadette Swing.

Tout le monde a les yeux sur des équations mathématiques ou des cartes de géographie. Tout le monde somnole ou réfléchit. L'envie de pisser ne vient pas comme ça et même si elle vient, même à quelqu'un qui pourrait avoir l'œil vif ou la langue pendue, moi je n'en aurais pas peur parce que je sais ce que je veux, et j'adore ce graffiti.

Léonore Dortmeister.

Moi aussi, je l'aime et je m'en fous.

Bernadette Swing.

Attends.

Silence.

Bernadette Swing dégrafe son soutien-gorge. Elle passe une main sous son pull. Se caresse la poitrine.

Léonore Dortmeister.

J'aime la bite des garçons, à condition qu'elle soit dessinée.

Bernadette Swing.

Moi, le sexe des garçons me met en colère et rouge à un point, de la vraie, vraie colère. Dès que j'y pense, hop ! Même dessiné, ça me fout en boule. Je ne sais pas pourquoi. Ça me donne envie de cogner et les deux poings devant et vlan ! C'est comme ça. J'aime ça. J'aime terriblement ça. Tout ce qui me donne envie de cogner. Il faut bénir ces garçons qui viennent dessiner leur sexe dans nos chiottes. Ils nous sortent de nous-mêmes.

Léonore Dortmeister.

Ils se croient plus forts que tout. Ils sont tristes. Même Rémi. Même lui.

Bernadette Swing.

Viens. Tais-toi. Laisse. Bernadette Swing prend la main de Léonore Dortmeister. La passe sous son pull, pour qu'elle caresse sa poitrine.

Léonore Dortmeister.

J'aime bien l'expression : à corps et à cris. Pas toi ?

Bernadette Swing.

J'aime trop et trop, ça et d'autres choses que tu dis volontiers.

Léonore Dortmeister.

Comme quoi ?

Bernadette Swing.

Quand tu parles des crocodiles.

Léonore Dortmeister.

Les crocodiles ?

Bernadette Swing.

Oui, les crocodiles. Continue.

Léonore Dortmeister.

Je ne parle pas des crocodiles. Je parle des alligators.

Bernadette Swing.

J'aime que tu saches faire la différence.

Léonore Dortmeister.

Les alligators, c'est l'Amérique du Nord. La Floride, surtout. Ils sont doux, très doux.

Bernadette Swing.

Mes seins ?

Léonore Dortmeister.

Les crocodiles ont le museau large et long. Ils sont plus doux que les miens.

Bernadette Swing.

Attends.

Silence.

Bernadette Swing passe sa main sous le pull de Léonore Dortmeister.

Léonore Dortmeister.

Les crocodiles ne pleurent pas. C'est pour ça qu'on dit qu'ils ont des larmes.

Bernadette Swing.

Dis-moi que c'est la première fois.

Léonore Dortmeister.

Tu sais que c'est la première fois.

Bernadette Swing.

Tu ne pourras plus t'en passer.

Léonore Dortmeister.

Ça sent la javel. Ça sent le propre. Ça fait du bien.

Elles s'embrassent.

Bernadette Swing.

Dès que je t'ai vue, j'ai su qu'il y avait dans ta bouche autre chose que des mots.

Léonore Dortmeister.

Ça fait du bien.

Bernadette Swing.

Dis-moi que tu ne penses pas à Rémi.

Léonore Dortmeister.

Ça fait du bien.

Bernadette Swing.

Dis-moi que tu ne penses qu'à moi.

Léonore Dortmeister.

Je ne pense qu'à toi.

Silence.

Bernadette Swing prend la main de Léonore Dortmeister. La glisse dans sa culotte.

Bernadette Swing.

Les alligators vivent dans les villes, comme les garçons.

Léonore Dortmeister.

Les crocodiles, dans les campagnes. Comme les garçons.

Bernadette Swing.

Ici, il n'y a que nous.

Léonore Dortmeister.

Oui.

Bernadette Swing.

Pourquoi tu pleures ?

Léonore Dortmeister.

Je suis un crocodile.

Bernadette Swing.

Goûte.

Léonore Dortmeister.

Oui.

Léonore Dortmeister porte sa main à ses lèvres, avec le goût de Bernadette Swing sur ses doigts.

Bernadette Swing.

Et moi, je goûte tes larmes.

Avec sa langue, Bernadette Swing recueille sur le visage de Léonore Dortmeister des larmes de crocodile.

Soudain, les murs de la cabine se mettent à trembler, comme si la terre tout entière venait de se fendre.

Léonore Dortmeister.

Qu'est-ce que c'est ?

Bernadette Swing.

Les murs !

Léonore Dortmeister.

Quoi les murs ?

Bernadette Swing.

Ils tremblent. Est-ce que tu vois comme ils tremblent ?

*Elles posent leurs mains sur les murs de la cabine, pour ne pas qu'elle s'effondre.
Maintenant, c'est tout leur corps qui tremble.*

III. Tatouage

Chambre d'Olivier Givre.

Il est allongé dans son lit, les yeux fermés, la tête légèrement penchée en arrière.

Carmela Dortmeister est assise près de lui.

Elle épluche une orange.

Olivier Givre.

Quand Carmela prend mon engin dans sa bouche, j'ai l'impression qu'elle ne parlera plus jamais. J'essaie de deviner, quel mouvement au juste et comment la langue au juste, et plus je précise la caresse et même si je me trompe dans son estimation, plus le plaisir est grand. Et ce vertige-là d'être estimé en même temps qu'estimable, il gonfle mon engin davantage. Mesuré, mesurable. C'est doux d'être aimé par une femme géomètre. Et j'ai tendance à pousser l'engin plus profond dans sa bouche, à mesure qu'elle le caresse, de sa langue et de ses mains mêlées, lisibles, l'une et les autres, heureusement.

Apparaît une jeune femme.

Elle ouvre la porte de la chambre.

Ou bien la traverse.

Elle est plus âgée qu'Olivier Givre.

Elle le regarde en souriant.

Lentement, et sans quitter son sourire, elle passe la main sous son pull.

Parfois, passe Valérie Ramey, secrétaire de direction à Béthune, jambes courtes et surtout des mollets - l'attache des chevilles, vous avez noté l'attache des chevilles ? Elle rend visite, alors que Carmela passe sur mes testicules une langue décisive. Chose étrange que la visite de Valérie Ramey, convoquée pour dieu sait quelle obscure raison du désir ; nul besoin d'elle pour vouloir enfoncer davantage mon engin dans la bouche

de Carmela, mais c'est ainsi, elle passe, je ne l'ai pas aimée, sinon une heure ou deux et elle passe, oh oui Carmela, oui.

Silence.

Olivier Givre jouit dans la bouche de Carmela Dortmeister.
Onze secousses.

Valérie Ramey disparaît.

Elle boit.
Ce n'est jamais que la troisième ou quatrième fois.
Mais, la première fois qu'il ne le réclame pas et la première fois en présence de Valérie Ramey.

*Carmela Dortmeister mord dans l'orange ; elle s'essuie la bouche.
Ils se sourient.*

Carmela Dortmeister.

C'est la première fois qu'elle avale son sperme en pensant boire du foutre et à mesure qu'elle le suçait, elle savait bien, elle savait bien qu'elle allait avaler son sperme, mais elle disait du foutre, je vais boire du foutre. Elle se sent sale, vaguement sale, un peu, un tout petit peu. Comme quand on s'endort sur une plage et qu'au réveil, le sable – Comme ça. C'est amer ou ça pique, ça gêne là. Ce n'est rien. Le plus amer des foutres qu'elle a bus, ce n'est pas grave. Elle se sent belle et désirée et un peu dégueulasse. Maintenant, elle aimerait faire l'amour.

Silence.

Ça va ?

Olivier Givre.

Ça va.

Carmela Dortmeister.

Puis, ils se taisent, trop longtemps.

Olivier Givre.

Lui respire fort, de moins en moins. Elle fait de petits bruits avec sa bouche, c'est l'amertume, elle s'y habitue en faisant claquer sa langue, petit métronome.

Carmela Dortmeister.

Je pense à rien. Presque. Le gland d'un homme est plus doux qu'une main, quel que soit le gland et l'homme, il est toujours plus doux que la main qu'il nous tend. C'est une sale affaire pour les filles qui prennent la peine de – Je ne sais jamais si je l'aime

ou pas. Il ne faut pas que je le regarde, à cet instant, surtout pas. Il faut que je pense à autre chose. A rien. Vraiment rien.

Olivier Givre.

Tu m'aimes ?

Carmela Dortmeister.

Bien sûr.

Olivier Givre.

Moi aussi.

Carmela Dortmeister.

Tu devrais te faire tatouer.

Silence.

IV. En fanfare

Chambre de Marcus Latour.

Betty Dortmeister se déshabille.

Il boit une bière en la regardant.

Betty Dortmeister.

Je n'aime pas tellement que tu boives, avant. J'aime quand c'est toi qui me déshabilles.

Marcus Latour.

Il la fixe. Il prend une gorgée. Il ne répond pas.

Betty Dortmeister.

Tu ne dis rien. J'aime quand tu dis rien. Quand tu me regardes et que tu ne dis rien.

Marcus Latour.

Il prend une autre gorgée.

Betty Dortmeister.

C'est beau, le silence, avant l'amour, c'est bien.

Marcus Latour.

Il sait qu'elle n'aime pas quand sa bouche à lui a le goût de la bière, mais le champagne. Les bulles n'ont pas la même taille et puis - Elle a besoin que tout ressemble à une fête. D'un triste.

Betty Dortmeister.

Un silence, ça aide les anges à traverser la route.

Marcus Latour.

Il se dit qu'il est temps de passer à l'action.

Betty Dortmeister.

J'aime bien les fesses de Nicole Kidman, et toi tu les aimes, les fesses de Nicole Kidman ?

Marcus Latour.

Oui.

Betty Dortmeister.

Et le menton de Juliette Binoche, moi je trouve qu'elle a un menton parfait, Juliette Binoche.

Marcus Latour.

Oui.

Betty Dortmeister.

Pénélope Cruz, tu as vu les yeux qu'elle a ?

Marcus Latour.

Oui.

Betty Dortmeister.

Et les seins de Monica Bellucci, c'est mieux que les Pyramides, les seins de Monica.

Marcus Latour.

Oui.

Silence.

Betty Dortmeister.

Moi, ce que j'ai, c'est ce oui. C'est ton oui. Tu as dit : oui. J'aime que le premier mot après ce silence-là d'avant l'amour, j'aime que ce soit : oui.

Marcus Latour.

Quand une femme est à demi-nue, tout paraît facile, mais facile. Elles sont prêtes à acheter n'importe quelle phrase, pour s'en faire un vêtement.

Betty Dortmeister.

J'ai un peu froid, Marcus. Et puis, tu es si jeune, ça donne froid aussi. Viens.

Marcus Latour.

Il lui prend la main. Jusque là, tout va bien. Il reconnaît ses doigts, qui depuis un mois ont pris l'habitude de ses épaules et de son sexe. Elle branle bien. Il sourit, en oublie son incisive, cassée en 1994, alors qu'il mangeait un osso-buco.

Betty Dortmeister.

Sa main à elle cherche son entrejambes et mesure le désir d'une pression ferme. Elle pourrait rougir, mais.

Silence.

Tiens. Il ne bande pas encore. Alors, elle rougit.

Apparaît Fabienne Latour, la mère de Marcus.

Elle porte un petit sac à main de perles et un chapeau tyrolien.

Elle sourit.

Elle a sous le bras un petit alligator muselé.

Marcus Latour.

Qu'est-ce que - ?

Betty Dortmeister.

Alors - ?

Marcus Latour.

Mais, c'est - ?

Betty Dortmeister.

Oui ?

Marcus Latour.

Non, rien.

Betty Dortmeister.

Ça va, Marcus ? Tu as l'air tout –

Marcus Latour.

Non, c'est juste que –

Fabienne Latour vient s'asseoir sur le bord du lit, près de son fils.

Il ne peut tout de même pas dire à Betty que ça ne va pas du tout, main au panier très bien, mais rien, alors là nada, et tout ça parce que sa mère, Fabienne Latour vient d'entrer dans la chambre, dans une réalité autre que la réalité du corps nu de Marcus près du corps de Betty, et elle porte un chapeau tyrolien, sa mère, elle porte sur l'épaule un sac de perles et sous le bras un petit alligator empêché par une muselière

de cuir, et il flippe, et non, ça non, aucun risque à cet instant qu'il se paie une trique, non mais c'est ma mère !

Betty Dortmeister.

Laisse-moi faire.

Marcus Latour.

Attends. Je – On a le temps, non ?

Betty Dortmeister.

Helmut est à la maison, Marcus. Il me croit à l'exposition Forster. Je m'attarde rarement sur les œuvres, il le sait.

Fabienne Latour.

Alors, mon chéri, ça se passe bien ?

Fabienne Latour entreprend de se remaquiller.

Marcus Latour.

Plutôt que chasser de sa tête et de la chambre et de l'instant précis l'image de sa mère portant chapeau, sac de perles et alligator, voilà Marcus Latour qui la fait parler, tandis que Betty Dortmeister descend la braguette de son amant, d'un geste empressé.

Fabienne Latour.

Ça se passe bien. Ne t'inquiète pas, hein. Ça se passe très bien.

Marcus Latour.

Maman, tais-toi.

Fabienne Latour.

Laisse-toi aller. Ferme les yeux, mon chéri. Elle a l'air très bien, cette fille.

Betty Dortmeister.

C'est ça. Voilà. C'est mieux, ça.

Marcus Latour.

Elle est très bien.

Fabienne Latour.

Ah oui, ça se sent tout de suite, hein. Elle a de l'affection pour toi.

Marcus Latour.

Maman !

Il ferme les yeux.

Betty Dortmeister.

Embrasse-moi.

Fabienne Latour.

Elle n'est pas mariée, au moins ?

Marcus Latour.

Maman !

Betty Dortmeister.

Embrasse-moi, je te dis !

Ils s'embrassent.

Fabienne Latour.

Non, parce que je te connais, hein. C'est ta spécialité, ça.

Betty Dortmeister embrasse Marcus Latour dans l'oreille, en riant.

Ah oui, non, elle est affectueuse. Ferme les yeux. On ne regarde pas une fille qu'on embrasse.

Betty Dortmeister.

Sans la langue. Ferme les yeux. Tu sens ma main ?

Silence.

Fabienne Latour.

Elle te demande si tu sens sa main, réponds-lui !

Marcus Latour.

Oui, je la sens ! Je la sens.

Betty Dortmeister.

Pourquoi tu t'énerves ?

Marcus Latour.

Je ne m'énerve pas. J'essaie de me concentrer. Tu me parles. Tu parles tout le temps. Tu demandes des choses. Et embrasse-moi, et ferme les yeux, et ma main, tu la sens, ma main ?

Betty Dortmeister.

Tu débandes, imbécile.

Marcus Latour.

Je débande si je veux. Je débande parce que ça me fait plaisir. Je débande parce que ça me détend !

Fabienne Latour.

Tu as vraiment le caractère de ton père.

Apparaît José Latour, le père de Marcus.

Il porte lui-aussi un chapeau tyrolien.

Et joue du trombone, médiocrement.

Tiens, quand on parle du loup !

Marcus Latour.

Papa !

Betty Dortmeister.

Quoi ? Papa ?

Marcus Latour.

Mais pas du tout. Papa du tout. Voilà ce que je dis. Pas, pas du tout.

Betty Dortmeister.

Quoi, pas du tout ?

Marcus Latour.

Ça ne me gêne pas du tout.

Betty Dortmeister.

Mais quoi ?

Marcus Latour.

J'aime bien débander, ça ne me dérange pas. Après, je rebande. Je débande, je rebande. C'est le cycle de la vie.

José Latour vient s'asseoir sur le lit, près de sa femme.

Fabienne Latour.

Ça va ?

José Latour.

Je me suis remis au trombone, nom de dieu.

Fabienne Latour.

Je vois ça.

Betty Dortmeister.

Tu n'es pas comme d'habitude, Marcus.

Marcus Latour.

Il voudrait disparaître ou faire disparaître, reprendre au premier baiser donné à Betty, quand elle a passé la porte en disant : c'est moi. Et qu'il l'a regardée passant le seuil, souriante et fautive, légère et sombre. Elle mordait sa lèvre, comme quand on a quinze ans et qu'on n'a pas d'autre mot à dire : c'est moi. C'est tout. Et elle a mordu sa lèvre.

Betty Dortmeister.

Pourquoi tu n'embrasses pas mes seins ?

José Latour.

Ça va, fiston ?

Marcus Latour.

Bien.

Marcus Latour embrasse les seins de Betty Dortmeister.

José Latour.

Je me suis remis au trombone. Excuse-moi. Je veux pas te – J'ai toujours aimé le trombone.

Betty Dortmeister.

Elle ferme les yeux. Elle sent la bouche de Marcus qui hésite. Parfois, c'est comme s'il avait quinze ans.

Marcus Latour.

C'est bien, c'est très bien.

José Latour joue un petit quelque chose, pour accompagner son fils.

Fabienne Latour.

José, arrête. Déjà qu'il a du mal.

José Latour.

Comment ça, il a du mal ?

Fabienne Latour.

Eh ben, tu sais –

José Latour.

Non ?

Fabienne Latour.

Puisque je te le dis.

José Latour.

T'es un Latour ou t'es pas un Latour, dis ?

Marcus Latour.

Arrêtez. Je vous en supplie. Partez.

Fabienne Latour.

Moi, je dis que c'est pas un Latour. Vu d'ici.

José Latour.

Nom de dieu, tu vas me faire le plaisir de t'occuper de cette fille et lui faire tout le bien que tu peux. C'est une question d'honneur, mon petit gars. C'est au nom de la famille. C'est pour nous tous.

Fabienne Latour.

C'est pas un Latour. Il a été adopté. On l'a trouvé dans le ruisseau, tu te souviens ?

José Latour.

Mais si, c'est un Latour. Allez. Allez, Marcus. Comme ton père.

Marcus Latour.

Betty, attends.

Betty Dortmeister.

Tu ne voulais pas me voir. Il fallait le dire, que tu ne voulais pas me voir.

Elle se rhabille.

Fabienne Latour.

Qu'est-ce que je t'avais dit , hein ? Les filles, Marcus, les filles, tu ne peux pas t'y fier. Des girouettes !

José Latour.

Fabienne, arrête.

Marcus Latour.

Je voudrais que vous soyez morts.

Silence.

C'est pas ce que je voulais dire.

José Latour.

Fabienne, on s'en va.

Fabienne Latour.

Heureusement qu'on a notre alligator à nourrir.

José Latour joue un dernier petit quelque chose au trombone ; c'est funèbre.

Ils disparaissent.

Apparaît Léonore Dortmeister.

Marcus Latour veut retenir Betty Dortmeister, tandis qu'elle est presque habillée.

Léonore Dortmeister.

C'était pas un alligator. C'était un crocodile, un tout petit crocodile.

Marcus Latour.

Reste, Betty Boop.

Betty Dortmeister.

Je suis fatiguée, j'ai plus la tête.

Léonore Dortmeister disparaît.

Passe le crocodile de Fabienne Latour, sans muselière.

Il mange des poussins.

Tandis que Betty Dortmeister achève de se rhabiller, mélancolique et coupable.

Marcus Latour regarde le crocodile ; il hésite entre rire et tuer l'animal ; il se mord la lèvre.

V. Carambolage

Chambre de Pacôme Dortmeister.

Helmut est toujours en peignoir d'éponge.

Il joue aux petites voitures avec son fils.

Helmut Dortmeister.

Tu aimes les petites voitures rouges ?

Pacôme Dortmeister.

Non.

Helmut Dortmeister.

Tu aimes les petites voitures vertes ?

Pacôme Dortmeister.

Non.

Helmut Dortmeister.

Les bleues, alors ?

Pacôme Dortmeister.

Non.

Helmut Dortmeister.

Les noires.

Pacôme Dortmeister.

Non.

Helmut Dortmeister.

Tu aimes quelles petites voitures ?

Pacôme Dortmeister.

Les cassées.

Helmut Dortmeister.

Tu aimes les petites voitures cassées ?

Pacôme Dortmeister.

Oui. Les toutes cassées.

Helmut Dortmeister.

Il regarda son fils, sans réussir à sourire et pensa à l'amour, sans réussir à penser aux petites voitures.

VI. Finlande

Chambre d'Olivier Givre.

Carmela Dortmeister fume une cigarette.

Olivier Givre essaie de monter une étagère en kit, pour les livres de Carmela.

Olivier Givre.

C'est la première fois que je monte une étagère pour une femme.

Carmela Dortmeister.

Il va falloir que je rentre, tu sais.

Olivier Givre.

Tu ne peux pas partir sans voir ton étagère.

Carmela Dortmeister.

Ça fait une demi-heure que tu lis la notice. Je croyais qu'une étagère, c'était une planche et c'est tout.

Olivier Givre.

Elle est écrite en finlandais. C'est une étagère finlandaise. Je parle espagnol, anglais et russe. Ça n'est pas qu'une planche.

Carmela Dortmeister.

Il n'y a pas de dessin ?

Olivier Givre.

Même s'il y avait des dessins, je prendrais tout mon temps et peut-être même davantage, parce que c'est la première fois et qu'on se presse toujours la première fois et on fait tout de travers. Moi, je voudrais qu'il dure toujours, cet instant où je monte pour toi, ma première étagère. C'est bien qu'elle soit finlandaise.

Carmela Dortmeister.

Pourquoi ?

Olivier Givre.

Parce que c'est loin.

Carmela Dortmeister écrase son mégot dans un cendrier.

Carmela Dortmeister.

C'est la première fois que tu vois un marteau ? Ce n'est pas un être vivant, Olivier. Ne le regarde pas comme ça. C'est un objet.

Elle enfille un pull.

Olivier Givre.

Et si je m'en allais ?

Carmela Dortmeister.

Où ça ?

Olivier Givre.

N'importe où. Loin. Je crois que ce truc-là rentre là, et devrait ressortir à un moment donné, c'est ça : ressortir.

Elle enfille sa jupe.

Carmela Dortmeister.

Si tu t'en allais, loin comme tu dis, ce serait toi, la Finlande. J'aurais l'idée d'aller te voir, peut-être, mais je trouverais les lacs immenses, et les forêts elles me feraient peur.

Elle enfile son blouson.

Olivier Givre.

On s'oublierait. Moi, avec mes lacs. Toi, avec ta peur de ne pas – On est mieux quand on fait l'amour. Qu'est-ce que tu fais ?

Carmela Dortmeister.

Je dois aider Léonore à faire ses devoirs. Je dois aider mon père à écrire son bouquin. Ma mère doit être rentrée, elle aime quand elle m'a sous la main et ça ne me dérange pas. Je dois donner une gifle à Pacôme. Ou une baffe. Je ne sais jamais.

Olivier Givre.

Tu as vraiment un cul. Mais, un cul. Je ne sais pas comment dire.

Il se frappe sur le doigt avec le marteau.

Aïe !

Carmela Dortmeister.

Comme ça, c'est bien. Comme quand on se brûle. Salut.

Olivier Givre.

Demain, tu viens ?

Carmela Dortmeister.

J'attends mes règles. Cette nuit, à tous les coups.

Olivier Givre.

Et alors ? Moi, je n'ai jamais – J'ai toujours aimé ça. Toujours fait comme si c'était le mien ou celui de Dieu ou n'importe quel dieu, un dieu auquel je croirais juste parce qu'il est capable de saigner à l'intérieur de toi.

Carmela Dortmeister.

Des fois, je ne sais pas, mais ça se sent que t'as été abandonné.

Silence.

Te vexes pas.

Olivier Givre.

Demain, elle sera au mur, l'étagère finlandaise ; tu pourras poser tes livres dessus, tous les livres que tu veux. Et tes livres nous regarderont et quand je ne saurai plus comment parler de ton cul, j'irai chercher là.

Carmela Dortmeister.

Il l'embrasse. Son doigt saigne.

Olivier Givre.

Elle l'embrasse. Il a un mal de chien. Il sourit.

Elle disparaît.

VII. Ping-pong

Chambre de Betty et Helmut Dortmeister.

Helmut s'est habillé.

Costume sombre.

Il cire ses chaussures.

Helmut Dortmeister.

Le monde est une petite boule de feu qui s'éteint. Le monde tourne sur lui-même et s'éteint à mesure qu'il tourne. Le monde est une balle de ping-pong écrasée par un joueur maladroit.

Il crache.

Astique.

Je ne sais pas pourquoi je cire des chaussures avec lesquelles je ne ferai pas un pas. Il faut que je sorte d'ici.

Il crache.

Astique.

Je suis un ficus. Un ficus qui passe d'une pièce à l'autre, tandis que le monde joue au ping-pong. Je rate tous les échanges. Je suis un ficus qui n'écrit pas. Un ficus qui prend des notes et cire des chaussures inutiles.

Il crache.

Astique.

Les femmes sont des renardes.

Apparaît Béatrice Parmentier.

Elle porte un tailleur mauve.

Elle est blonde.

Béatrice Parmentier. La première femme que j'ai épousée, à la mairie d'Argenteuil. Quand on s'est rencontrés, elle était brune, bouclée, pas très grande. Tous les matins, elle faisait son jogging en écoutant les Sex Pistols. Quand on a divorcé, elle était blonde et portait ce genre de tailleur. J'en ai fait du mal.

Béatrice Parmentier.

Elle vient de temps en temps s'asseoir dans les affaires de Betty, elle rôde en silence, déplace quelques objets, va dans la cuisine boire un verre de lait.

Helmut Dortmeister.

J'ai l'impression qu'elle mesure deux mètres. C'est l'oubli qui fait ça. L'oubli, ça joue avec les distances. Béatrice Parmentier. Qui fut un jour Béatrice Dortmeister. On oublie. On croit qu'on oublie. Il y a toujours de petites choses qui disent l'oubli mieux que l'oubli lui-même. C'est parce qu'on a encore sur soi l'empreinte de quelque chose, qu'on sait qu'on a presque tout oublié. Maintenant, elle vit dans le Vaucluse, je crois.

Béatrice Parmentier.

Elle les regarde faire l'amour, quand ils font l'amour. Helmut pense au ventre de Béatrice, certaines nuits, et c'est pour ça qu'elle rôde, parce que le ventre d'aucune autre ne l'a autant ému que celui-là, qu'elle cache sous son tailleur mauve. Helmut disait : tu as le ventre de tous les saints, tu as le ventre du calendrier, si tous les saints n'avaient qu'un ventre, alors ce serait le tien, et il l'embrassait. Ils avaient dans les vingt ans, alors ces phrases-là on en fait pas des montagnes et on éclate de rire, en baisant fort.

Helmut crache sur sa chaussure.

Béatrice Parmentier disparaît.

Finalement, Helmut se déshabille. Range ses vêtements. Retourne au lit.

VIII. Larmes

Toilettes du lycée.

Léonore Dortmeister et Bernadette Swing tiennent les murs de la cabine dans laquelle elles sont enfermées. Ils tremblent de plus en plus fort.

Bernadette Swing.

Je n'arrive plus à me caresser les seins !

Léonore Dortmeister.

Moi non plus !

Bernadette Swing.

Si on meurt, Léonore, au moins on aura connu la douceur et on pourra parler de la douceur !

Léonore Dortmeister.

On ne parle pas quand on est mort. On s'évapore et c'est la fumée qui parle pour nous.

Bernadette Swing.

Les garçons ne sont pas doux, Léonore, Rémi n'est pas doux non plus, la fumée ne parlera pas pour moi ! J'ai une grande gueule, Léonore, et même morte, on m'entendra gueuler : je t'aime.

Léonore Dortmeister.

Mets ta main dans ma culotte, Bernadette. Laisse trembler les murs.

Bernadette Swing regarde Léonore Dortmeister.

Ses mains quittent les murs dont elle tentait de contenir le tremblement.

Les deux jeunes filles sont l'une face à l'autre.

Bernadette Swing met sa main dans la culotte de Léonore Dortmeister.

Léonore Dortmeister.

Elle sent la main de Bernadette descendre le long de son ventre et sur le nombril de Léonore, un doigt de Bernadette c'est une flèche d'amour elle se dit et tant pis si elles meurent, ça lui plaît d'être là et d'être un peu gouine et tant pis pour Rémi qui n'arrive pas à – non mais c'est vrai tant pis, c'est la vie, Léonore est une petite fille perdue avec des alliances plein les doigts, et dans ses cheveux elle a des fleurs carnivores, laiteuses et sanguines, ça lui va bien, ça lui va bien.

Bernadette Swing.

Plus bas ?

Léonore Dortmeister.

Là.

Bernadette Swing.

Là, mais autrement ?

Léonore Dortmeister.

Là et comme ça.

Bernadette Swing.

Là, comme ça.

Léonore Dortmeister.

On va mourir, Bernadette. J'ai appris très vite, tu as vu.

Bernadette Swing.

Très vite !

Les murs tremblent de plus en plus fort.

Un premier mur s'effondre.

Fabienne Latour était enfermée dans la cabine d'à côté ; on la découvre, digne, donnant la béquie à son crocodile.

Bernadette Swing.

Qui c'est, celle-là ?

Léonore Dortmeister.

Je ne sais pas.

Bernadette Swing.

Est-ce que j'enlève ma main ?

Fabienne Latour.

Mais non, voyons, ma petite. Vous savez, je n'ai pas toujours eu cinquante ans. Je viens d'accoucher. C'est un garçon. Il me ressemble, vous ne trouvez pas ? Son père s'est remis au trombone.

Léonore Dortmeister.

Plus profond, ton doigt.

Fabienne Latour.

Mais non, après il s'étrangle. Oscar. Il s'appelle Oscar Latour, ça sonne bien.

Léonore Dortmeister.

Ce n'est pas un garçon, Madame.

Fabienne Latour.

Comment ça ? C'est une fille, vous croyez ?

Léonore Dortmeister.

Mais non, c'est un crocodile. Un tout petit crocodile.

Bernadette Swing.

Léonore Dortmeister jouit sur le doigt de Bernadette Swing. Le petit crocodile s'étrangle.

Fabienne Latour.

Merde, il est mort.

Léonore Dortmeister.

Je jouis sur le doigt de Bernadette Swing. J'aime bien son nom.

*Les murs cessent de trembler, lentement.
Le crocodile pleure.*

VIII. Voix

*Cuisine de Valérie Ramey.
Elle se prépare un thé.
Le téléphone sonne.
Elle s'éclaircit la voix.
Qu'elle aura suave.*

Valérie Ramey.

Allo. Allo oui. Allo ! Oui. Bonsoir. N'aie pas peur, mon petit roi. Parle. Tu veux bien que je t'appelle mon petit roi ? Tu aimes. Oui, tu aimes. Tu sais qui je suis, n'est-ce pas ? Oublie-le. Tu peux me donner tous les noms que tu veux, tous les prénoms. J'accepte tous les verbes et tous les adjectifs. J'accepte tout. Je suis une fille qui accepte tout. Sans exception. Je n'aime pas les exceptions.

Silence.

Tu respirez fort. Tu respirez bien. C'est très bien, de respirer comme tu respirez. C'est très bien. Ça me plaît. Ça me plaît beaucoup. Tu as une belle voix et ton souffle est parfait. Mon petit roi. Dis-moi qui je suis. Dis-le moi.

*Silence.
Elle sourit.*

C'est parfait, oui. C'est exactement ça. Une fille qui accepte tout. Tu écoutes. Tu écoutes bien. C'est rare, les hommes qui écoutent. Tu es vraiment un roi. Tu as tout compris. Tu comprends tout. Tu as une belle voix qui comprend tout.

Silence.

C'est ça, respire. Respire.

Elle se verse une tasse de thé. S'assoit près du frigo.

Merci. Toi aussi, tu as une belle voix, je te l'ai dit, n'est-ce pas, que tu as une très belle voix ? Je te l'ai dit. C'est parfait. Tu es parfait.

Elle se brûle en prenant la tasse.

Ouh. Tu es chaud, toi. Super chaud.

Silence.

Je le sens tout de suite, moi, quand les petits rois comme toi se mettent à brûler, mais oui. Oui.

Silence.

Elle souffle sur sa tasse.

C'est gentil, ça. Je t'excite. Ma voix t'excite, c'est gentil. C'est beau. C'est un moment très beau de t'avoir, là, contre mon oreille, avec ta voix si chaude, si douce, et ton souffle parfait. J'ai de la chance de t'avoir. Mais, je n'ai pas qu'une belle voix, tu sais, vraiment pas. Si tu savais.

Elle boit une gorgée de thé.

Dis-moi ce que tu veux. Dis-moi. Tu peux tout me dire. Je suis là. Je t'écoute.

Silence.

Mais oui, dis-moi *tu*. Je suis dans mon lit, oui. Allongée dans mon lit, comme un petit animal agacé, hmmm. Sur un jeté de lit bleu. Doux, très doux. Tu aimerais, c'est sûr. Tu aimerais ce jeté de lit bleu. Je me sens vraiment bien avec toi.

Elle boit une gorgée.

Et le prénom du petit roi ?

Silence.

Rémi. C'est très joli. Ça me plait. Ça m'excite. C'est des notes de musique, ton prénom, et moi, la musique, ça me – Tu sens ?

Silence.

Autre gorgée.

Tu ne parles pas beaucoup. C'est bien. Ce n'est pas la peine de trop parler. Tu as sorti ta bite ?

Silence.

Autre gorgée.

Qu'est-ce que tu attends ? Sors là. Sors ta bite, mon petit roi.

Puis, elle retire la boule de thé de la théière, la jette dans la poubelle.

C'est parfait. Prends-la en main. Oui. Pense à moi. Oui. Allongée sur le jeté de lit bleu, exactement. Oui. Tu respires fort. C'est magnifique. Branle cette bite.

Silence.

Bien sûr que je suis nue, mon petit indigène. Bien sûr. Entièrement nue. J'adore être à poil. Et je déteste vivre derrière des rideaux. Mes voisins se régales. Tu imagines. Tu te régales. Je veux que tu te régales.

Silence.

Elle va chercher du sucre.

D'accord. C'est bien. Hmm. C'est fait, oui. Comme tu me demandes, tout ce que tu me demandes. Oui, bien ouvertes. Pour toi, mon petit indigène. Je suis trempée. Tu aimes que je t'appelle mon petit indigène ? Oui, tu aimes, tu aimes ça, tu bandes, tu bandes dur, c'est bien. C'est vraiment très bien. C'est une merveille, la bite que tu as, n'est-ce pas ?

Silence.

J'en suis sûre. Ça se sent. Ça se sent tout de suite. J'ai tout de suite senti que tu en avais une épaisse, une grosse, une foutrement bonne.

Geste maladroit ; sa tasse se brise au sol.

C'est mon jour de chance. C'est le tien. J'aimerais la prendre en bouche. Je suis, si tu savais. Si tu savais. Mais, tu sais, n'est-ce pas, n'est-ce pas que tu –

Silence.

D'accord. Comme tu veux. C'est toi qui commandes. Tu me commandes. C'est bien, c'est très bien.

Elle va chercher un balai.

Coince le combiné sur son épaule.

Nettoie.

Avec un doigt dans le cul, tu veux ?

Silence.

Ah bon. Alors, baptême pour le petit indigène. Viens là. Viens. Oui. Continue. Tu sens ? Tu sens ma bouche ? Oui. C'est ça. Oui. Parle-moi comme ça. Oui. Laisse-toi aller. Tu me rends folle. Tu me rends complètement folle. Je viens de m'enfiler deux doigts. Oui, deux. Non, trois, ça n'entre pas. Je suis étroite. Très étroite. Tu me ferais mal, avec cet engin. Tu me ferais un peu mal. Mais, je te laisserai faire. Je suis douce.

Je suis une fille très douce. J'accepte tout. Je suis une fille très douce qui accepte tout.
Tu es heureux ? Tu es heureux ?

Silence.

Si tu veux. Une connasse, si tu veux. Comme tu veux. C'est toi qui commandes, mon petit roi. Oui. C'est ça. C'est exactement ça. Je suis une connasse. Oui. Tu aimes ça, les connasses. Oui, je sais. Je suis une grosse connasse. Si tu veux. Mon petit roi. Oui. Je sais que tu jouis. C'est bien. C'est très bien. Magnifique.

Silence.

Rémi Alcande raccroche.

Valérie Ramey s'assoit dans sa cuisine, dans les débris de céramique.

Elle se sert une autre tasse de thé.

Elle boit.

Passé Olivier Givre, en grand habit de deuil.

Il traîne un cerf derrière lui.

Une longue trace de sang sur le sol.

IX. Echo

Chambre de Rémi Alcande.

Il est au lit.

D'une main, il joue avec son sexe. De l'autre, il vient de composer le numéro de Valérie Ramey.

Rémi Alcande.

Allo.

Silence.

Bonsoir.

Silence.

J'ai pas peur.

Silence.

Si vous voulez, va pour ça.

Silence.

D'accord. D'accord. Tous les noms que je veux. Ça me va.

Silence.

Une femme, vous êtes une femme. Ou une fille. Je sais pas. Posez pas trop de questions.

Silence.

Il se masturbe, de plus en plus fort.

Merci. C'est la première fois qu'on me dit que j'ai une jolie voix. C'est la première fois que je comprends tout.

Silence.

Vous avez une très belle voix, vous aussi. Très belle. Bandante.

Silence.

Ah bon. Mais, j'ai rien dit. Et puis, j'ai rien fait. Je fais rien. Je suis calme. Je vous écoute. Mais, tant mieux.

Silence.

C'est vrai que vous me faites quelque chose, de l'effet, vraiment ça marche, ça marche bien, vous êtes très forte. Continuez ça. C'est vrai que je suis chaud. Super chaud. Vous savez choisir les mots qui font plaisir.

Silence.

J'imagine.

Silence.

Vous êtes où, là ? Je veux dire : vous êtes chez vous ? Vous êtes au pieu ? Je vais vous dire *tu*, c'est mieux.

Silence.

Je m'appelle Rémi, ça reste entre nous.

Silence.

Oui, oui je sens. Ça marche très bien.

Silence.

Quoi ? Non. Je vous écoute. Je suis calme. J'aime bien vous écouter. Dans la vie non plus, je parle pas.

Silence.

Bon, je la sors. D'accord. Je suis en train de la sortir. Elle est déjà dure. Je la sors, vu que ça te fait plaisir, on dirait. Hein. Ça te fait plaisir. Moi aussi, je sens ces choses-là.

Silence.

Je me branle, oui. T'es toute nue ?

Silence.

Ça commence à vraiment bien marcher. Putain. Je suis sûre que tu t'épiles. Ou que tu te la rases. Sûrement que oui. C'est bon, là, vraiment, ça commence à -

Silence.

J'en ai une grosse, tu sais. Une grosse bite. Comme tu les aimes.

Silence.

Ça oui, elle l'est, goûte !

Silence.

Je t'ai dit de goûter, tu vas goûter ? Allez, suce ! Je te donne un ordre. T'es payée pour faire ce que tu fais, alors obéis.

Silence.

Un doigt dans les fesses, pour quoi faire un doigt, là ? Ça se fait, ça ?

Silence.

Oh oui. Oui. Oui.

Silence.

Je veux que tu t'en mettes un troisième. Dans ta chatte, allez, trois !

Silence.

Connasse, va. Tu es une belle connasse. Une bonne connasse. Oui, oh oui, tu baisses, tu baisses vraiment bien, connasse.

Silence.

Il éjacule et raccroche dans la même tension.

Le téléphone sonne immédiatement.

Rémi, dans un souffle.

Allo. Léonore. Salut.

Silence.

Ça va.

Silence.

Non, je me sentais pas très bien, j'ai préféré rester chez moi. Oui. Couché, oui.

Silence.

Dans les 38 et quelque chose, je ne l'ai pas reprise depuis ce matin. C'est de la fatigue, rien qu'un peu. Ça passe.

Silence.

C'est Arnaud qui m'a pris les cours.

Silence.

Non, Arnaud Gensac. Il passe tout à l'heure.

Silence.

Toi aussi, tu me manques. J'ai envie de t'embrasser. J'ai envie que tu m'embrasses.

Silence.

Demain ? On est quoi demain ? Mercredi. Mercredi, non. Que dalle.

Silence.

Personne, je te dis. Ils sont je sais plus où, pour leur procès avec les voisins, tu sais, à cause du mur.

Silence.

T'es sérieuse ?

Silence.

Je t'aime, Léonore.

Apparaît Olivier Givre, portant le cerf sur ses épaules, son habit de deuil couvert de sang.

Rémi Alcande ne le voit pas.

X. Averse

Cuisine de Valérie Ramey.

Elle s'efforce de nettoyer le sang sur son parquet.

Elle pleure en frottant.

Valérie Ramey.

Elle n'était plus secrétaire de direction depuis novembre ; plan de licenciement et toc. Elle n'avait plus vingt ans, mais une voix chaude et elle avait connu des amours légères, alors - Elle n'avait gardé personne, à moins que personne ne l'ait gardée. Elle n'était pas plus triste qu'une autre. Parfois, un homme passait, dont elle avait oublié le prénom avant même de le connaître et il laissait derrière lui une saloperie d'impression qu'il allait se mettre à pleuvoir.

Olivier Givre passe à nouveau.

Il a enfilé la tête de cerf par-dessus la sienne.

Valérie Ramey ne le voit pas.

XI. Transports

Dans une rame de métro.

Léonore, Carmela et Betty Dortmeister sont dans trois wagons différents.

Elles ignorent qu'elles rentrent chez elles, empruntant le même train.

Léonore Dortmeister.

Dans tous les métros du monde, j'imagine à Madrid ou Moscou tout pareil qu'ici, il y a des gens qui viennent de faire l'amour, qui rentrent chez eux ou sortent faire un tour, dîner ou autre chose. Ils ont sur le corps l'odeur de l'autre, sa salive dans la bouche, le ventre plein pour les femmes pendant que chez l'homme tout se refait de ce qui s'est vidé. Là, sous mes yeux. Là. Sans rien se dire. Cet homme. Là. Cette femme, plus loin. Tout ça. Nous.

Betty Dortmeister.

Chaque fois, j'ai peur que ce soit lisible sur mon visage. J'ai peur d'être écrite, là, quelque part, sur les joues, sur le front, les lèvres. Chaque fois, peur qu'il me demande

si c'était bon. Ces phrases. Là. Qu'on lance comme de petites haches, en visant la poitrine, pour que tout se démonte.

Carmela Dortmeister.

Tout le monde a l'air d'avoir perdu son chemin. Tout le monde regarde par terre et cherche une trace. J'ai mauvaise haleine.

Léonore Dortmeister.

Demain, je fais l'amour avec Rémi. Demain, je fais l'amour avec Rémi. Demain, je fais l'amour avec Rémi. Aujourd'hui, j'ai fait l'amour avec Bernadette. Aujourd'hui, j'ai fait l'amour avec Bernadette. Bernadette Swing. J'aimerais m'appeler comme elle. Tout le monde regarde tout le monde, avec tellement d'assurance. Moi, je ne suis fière de rien.

Carmela Dortmeister.

Je vais le quitter. Je sais que je vais le quitter. J'ai vingt ans. J'ai l'âge qu'il faut pour quitter son premier amour. Il ira en Finlande, brûler son étagère dans une belle cheminée.

Betty Dortmeister.

Tout le monde me regarde. Tout le monde a raison de me regarder.

Léonore Dortmeister.

Et plus tard, je ferai l'amour avec des crocodiles. Je n'en réchapperai pas.

Arrêt à une station.

Les trois femmes descendent sur le quai.

Tout plonge dans la pénombre.

Là, immobiles, des hommes à tête de crocodile, des femmes à tête de jument.

On entend des galops, des hennissements, des gémissements humains, des mâchoires qui claquent.

XII. Trêves

Sur le quai, apparaissent Helmut Dortmeister tenant son petit garçon, Pacôme, par la main, Olivier Givre, Rémi Alcande, Valérie Ramey, Marcus Latour et ses parents, Fabienne et José.

Les hommes-crocodiles et les femmes-juments traversent, immobiles, le temps de la nuit et des rêves emmêlés.

Tous les personnages sont en tenue de sommeil : caleçons, nuisettes, pyjamas, tee-shirts ; certains sont nus, tirant une couverture qui les abrite.

Fabienne et José Latour n'ont pas quitté leur chapeau tyrolien. José a toujours son trombone.

De temps en temps, passe une rame de métro, à toute allure, sans s'arrêter.

Helmut Dortmeister.

Il y a un endroit où nos rêves se retrouvent pour mourir, comme des éléphants. Certaines nuits, ils se parlent une dernière fois. A cet instant, si nous savions les faire revenir, ils nous diraient des choses, dont on ne reviendrait pas. Faut que je reprenne cette phrase.

Marcus Latour.

Maman ! Maman, mais qu'est-ce que tu fais là ? Papa ! Mais, qu'est-ce que je fais là ?

José Latour joue du trombone. Tous le regardent. Un silence avant la reprise des voix.

Valérie Ramey.

Le trombone, ça m'a toujours – Tous les instruments à vent. Tous les instruments où passe le vent. Ça me fout par terre.

Elle se met à pleurer.

Fabienne Latour va embrasser son fils.

Fabienne Latour.

Ton père fait des progrès, c'est fou, hein.

José Latour.

Une heure par jour, pas plus. Après, les voisins gueulent.

Marcus Latour.

Betty ! Bon sang, je veux sortir de là.

Léonore Dortmeister.

Léonore Dortmeister aperçoit Rémi Alcande à l'autre bout du quai.

Léonore Dortmeister marche lentement vers Rémi Alcande.

Olivier Givre.

Olivier Givre se demande si c'est bien Carmela, là-bas. Mais oui.

Olivier Givre marche lentement vers Carmela Dortmeister.

Carmela Dortmeister.

Il faut que je me réveille pour aller pisser.

Betty Dortmeister.

Merde, on dirait les parents de Marcus. Je croyais qu'ils étaient morts.

Helmut Dortmeister.

Viens, Pacôme. Regarde qui est là.

Pacôme Dortmeister.

Le petit Pacôme Dortmeister voit sa maman et ses sœurs. Il veut lâcher la main de Papa. Papa sert plus fort. Il est con, Papa, quand il fait mal.

Betty Dortmeister.

Tout le monde est là. Tout le monde me regarde. Tout le monde regarde par terre et cherche son chemin.

Léonore Dortmeister.

Demain, je fais l'amour avec lui.

Rémi Alcande s'approche de Valérie Ramey.

Léonore Dortmeister s'arrête.

Passé une rame de métro.

Rémi Alcande.

Bonne nuit Mademoiselle.

Valérie Ramey.

Bonne nuit.

Rémi Alcande.

Tenez.

Il lui tend un mouchoir.

Léonore Dortmeister.

C'est qui, celle-là ?

Valérie Ramey.

Je m'appelle Valérie. J'aime les promenades à cheval, l'odeur du goudron chaud, la réglisse aussi, et l'odeur dans le pressoir au moment des vendanges, quand on a vingt ans et qu'on doit se faire un peu d'argent, j'aime les chansons de Julien Clerc et les instruments à vent, tous les instruments.

Rémi Alcande.

Je m'appelle Rémi. J'aime les belles connasses.

José Latour joue du trombone.

Valérie Ramey et Rémi Alcande se mettent à danser.

Tous les regardent.

Apparaît Bernadette Swing, dans le dos de Léonore Dortmeister.

Elle cache les yeux de Léonore.

Bernadette Swing.

Devine qui c'est ?

Léonore Dortmeister.

Mon amour.

Silence.

Tous les regardent.

Betty Dortmeister essaie d'étrangler quelqu'un, dans la foule des crocodiles et des juments.

Betty Dortmeister.

Je veux sortir d'ici ! Je veux sortir d'ici ! Si Helmut tombe sur Marcus, si mes filles tombent sur moi, si mon petit garçon apprend que sa mère - il faut absolument que j'aïlle à l'exposition Forster ! Qu'on m'emmène à l'exposition Forster !

Bernadette Swing.

Comment tu m'as appelée, là ?

Léonore Dortmeister.

J'ai dit : mon amour.

Bernadette Swing embrasse Léonore Dortmeister sur la bouche.

Un long baiser.

Tous les regardent.

Un homme-crocodile tombe au sol, étranglé par Betty Dortmeister.

Enfin, Bernadette Swing et Léonore Dortmeister se mettent à danser.

Fabienne Latour.

C'est fou, parce que j'ai l'impression que j'étais en train de tricoter, juste avant de venir, hein.

José Latour joue du trombone.

Passe une rame de métro.

Helmut Dortmeister.

Je cherche ma femme. Parfois, je la vois. Parfois, elle est là. Et puis, je ne reconnais plus personne en Harley-Davidson. Qu'est-ce que je dis ? Non, mais, qu'est-ce que je dis ? Je perds les pédales.

Pacôme Dortmeister.

Arrête de serrer ma main, Papa, tu fais mal !

Helmut Dortmeister.

C'est qui, ce gosse ? Il est à qui ? La nuit, tout déconne.

José Latour.

Le trombone, c'est comme une femme. Un de ces quatre, tu vas voir que je me le tape.

Fabienne Latour.

Qu'est-ce que tu dis, José ?

José Latour.

Je t'aime, Fabienne.

Marcus Latour se dirige vers Carmela Dortmeister.

Marcus Latour.

Mademoiselle, où est la sortie ? Sur ce quai, la sortie n'est pas indiquée.

Carmela Dortmeister.

Par ici, les lacs. Par là, les forêts. Vous vous appelez comment ?

Olivier Givre.

C'est qui, ce type ?

Marcus Latour.

Marcus. Marcus Latour.

Carmela Dortmeister.

Vous êtes finlandais ?

Marcus Latour.

Bien sûr. Pas vous ?

Carmela Dortmeister.

Si si.

Marcus Latour.

On danse ?

Carmela Dortmeister.

Oui.

Ils se mettent à danser.

José Latour joue du trombone, pour les accompagner.

Fabienne Latour.

Il emballe. Vite fait. C'est un Latour !

Betty Dortmeister.

Marcus qui danse avec ma fille. Marcus qui danse avec –

Olivier Givre passe près d'elle.

Elle le gifle.

Olivier Givre.

Madame Dortmeister !

Betty Dortmeister.

Olivier ! Pardon. Pardon, je ne voulais pas. C'est parti tout seul.

Helmut Dortmeister.

J'appuie sur le starter. Et voici que je quitte la terre.

Pacôme Dortmeister.

J'irai peut-être au paradis.

Passé une rame de métro.

Betty Dortmeister.

Je vous ai fait mal ?

Olivier Givre.

Non. Ça va. Qu'est-ce que vous faites là ?

Betty Dortmeister.

J'étais à l'exposition Forster.

Olivier Givre.

Ah. Je l'ai vue aussi. J'ai été un peu déçu. C'est Forster, quoi.

Betty Dortmeister.

Oui. Moi aussi. Très. C'est ça, c'est Forster. Ça va, vous êtes sûr ? Où est Carmela ?

Olivier Givre.

Je marchais vers elle et ce type l'a invitée à danser. Là-bas, vous voyez ?

Betty Dortmeister se jette sur Olivier Givre et l'embrasse sur la bouche.

Il ne résiste pas.

José Latour joue du trombone.

Ils se mettent à danser.

Silence.

Fabienne et José Latour s'enlacent et commencent à danser.

*Helmut Dortmeister est seul, au milieu des couples de danseurs.
Son fils court un peu plus loin.*

Helmut Dortmeister.

Je ne reconnais plus personne. J'irai peut-être au paradis. Les cheveux dans le vent.

Passe une rame de métro.

Elle s'arrête.

Les portes s'ouvrent.

Tout le monde se sépare et comme des automates, ils montent dans les wagons.

Le train disparaît.

Sur le quai, les hommes-crocodiles et les femmes-juments se lèvent enfin, forment des couples et se reprennent la danse, où les autres l'ont laissée.

XIII. Abonnements

Salon des Dortmeister.

Apparaissent Béatrice Parmentier, Violette Renoir, Alexandra Granette, Eva Terrasson.

Béatrice Parmentier.

Il n'a jamais eu aucun goût. Les vêtements, l'intérieur, les voitures. Que du moche. Pourtant, dans ce qu'il écrit, c'est mieux, on dirait que c'est mieux, mais - Sauf pour les femmes. Les femmes, il sait les choisir, il suffit de nous regarder. Mais, pour le reste. Vous avez vu cette lampe ? On dirait un chien.

Violette Renoir.

Un chien ! C'est ça. Je cherchais depuis tout à l'heure. Tu as raison, cette lampe, on dirait un chien.

Eva Terrasson.

Un pit-bull.

Violette Renoir.

Un doberman.

Eva Terrasson.

Un doberman, t'as raison.

Béatrice Parmentier.

En tout cas, cette lumière super agressive, merci bien !

Alexandra Granette.

Quand on était ensemble, il disait à tout le monde qu'on n'était pas ensemble. Il voulait être seul, même accompagné. Au début, je trouvais ça très beau. Je voulais qu'on ait l'air un peu maudits.

Violette Renoir.

Une fois, il m'a oubliée au restaurant. Il a pris son café. Il est allé pisser. Il a réglé l'addition au comptoir. Puis, il a pris sa voiture. Il a fait quinze kilomètres avant de s'apercevoir que j'étais pas là. Pourtant, j'avais mis un petit ensemble groseille on pouvait pas me rater, eh ben lui -

Eva Terrasson.

Moi, j'ai voulu mourir quand il m'a quitté. J'ai essayé de changer de prénom. Je demandais à tout le monde de m'appeler Brigitte. Et j'avais moins mal, quand j'étais Brigitte que quand j'étais Eva. Parce que dans ma tête, Brigitte allait bien, super bien. Alors qu'Eva était sous médocs. Je suis allée loin. Super loin.

Apparaît Helmut Dortmeister.

Il découvre ses quatre anciennes femmes dans son salon.

Elles ne le voient pas.

Il se sert un drink.

Béatrice Parmentier.

Faut changer les meubles de place, au moins sauver les meubles ! Ils sont disposés en farandole. On a l'impression qu'il attend que le vaisselier et la table se donnent la main pour faire la ronde.

Helmut Parmentier.

Béatrice Parmentier, épousée le 13 juillet 1965, divorcée le 13 juillet 1967. C'est tout à fait son genre, ça. Deux ans pile. Ça lui a plu qu'on s'aime deux ans pile, pas un jour de plus. Elle a un goût de chiotte. Pour tout. Comme ça, c'est dit.

Béatrice Parmentier.

Aide-moi à bouger ce pouf, Eva, il me fait mal aux yeux.

Helmut Dortmeister.

Aide-moi à bouger cette pouffe, Eva, elle me fait mal aux yeux.

Béatrice Parmentier et Eva Terrasson commencent à changer l'agencement du salon.

Violette Renoir.

Et cette manie qu'il a d'épouser tout ce qui bouge ! Betty, franchement, on ne peut pas dire que Betty – Et puis, elle ne fait rien ! Je veux dire, elle a pas de métier ! Pas dur d'être rentiers !

Helmut Dortmeister.

Violette. Violette Renoir. Epousée le 3 mars 1972. Divorcée le 9 octobre 1979. J'aimais tellement la sodomiser.

Alexandra Granette.

Des jours et des jours sans sortir. Il disait que je lui suffisais. Qu'écrire et moi, c'était suffisant. Et puis, un jour il s'est pointé avec Eva. Et moi, je me demandais comment c'était possible. De ne jamais sortir et d'avoir une maîtresse.

Helmut Dortmeister.

Alexandra Granette. Epousée le 24 août 1980. Divorcée le 12 décembre 1981. Elle voulait qu'on adopte un rat.

Eva Terrasson.

Excuse-moi, Alexandra.

Béatrice Parmentier.

Violette, la plante verte, là. Tu peux la jeter.

Violette Renoir emporte la plante, disparaît un instant.

Alexandra Granette.

Non mais, je ne t'en veux pas. Juste, comment il a fait ? Parce qu'il ne sortait pas ! Il ne sortait pas !

Béatrice Parmentier.

Encore !

Alexandra Granette.

Ça me calme, quand elle raconte.

Eva Terrasson.

Je l'ai rencontré dans votre immeuble. Je vendais des abonnements à un journal. Je passais d'une porte à l'autre. En sonnant à plusieurs portes en même temps. Il a ouvert. Il m'a laissée entrer. Il a préparé un thé à la bergamote. Il m'a plu tout de suite.

Alexandra Granette.

Chez nous ! Ça m'énerve !

Eva Terrasson.

Excuse-moi.

Alexandra Granette.

J'ai beau le savoir, je m'y fais pas. Des abonnements. Tu vendais des abonnements.

Eva Terrasson.

Et il m'a fait un thé.

Alexandra Granette.

A la bergamote. Chez nous !

Eva Terrasson.

Excuse-moi. Vraiment. Ce n'était pas contre toi. Tu es une super chic fille. C'est juste que –

Helmut Dortmeister.

Eva Terrasson. Epousée le 1^{er} septembre 1982. Divorcée le 30 avril 1984. Un coup de foudre.

Violette Renoir réapparaît.

Violette Renoir.

Les filles, venez voir la cuisine, c'est une horreur !

Béatrice Parmentier.

Je crois qu'ici, c'est déjà un peu mieux.

Alexandra Granette.

Ah oui, c'est sûr que c'est mieux, c'est sûr, ça repose.

Eva Terrasson.

Mais, cette lampe qui nous fixe avec ses yeux de chien.

Béatrice Parmentier.

On reviendra pour tout casser.

Alexandra Granette.

Oh oui, on pourra tout casser ?

Béatrice Parmentier.

Bien sûr qu'on pourra.

Silence.

Alexandra Granette.

Il avait quand même un très beau sexe.

Eva Terrasson.

Une très belle queue.

Béatrice Parmentier.

Ça.

Violette Renoir.

Je lui prenais en photo, souvent, quand il était en érection.

Elles disparaissent ensemble, comme s'envolent des oies.

Helmut Dortmeister sort la vaisselle, dresse la table.

Helmut Dortmeister.

Je ne regarde pas souvent derrière moi, mais parfois elles passent. Souvent, j'ai remarqué, elles passent le 17 février. La veille de notre anniversaire de mariage, à Betty et moi. Je ne lui ai rien acheté. Des cadeaux, je ne lui en fais pas souvent. Elle ne réclame pas. Elle ne me demande pas si j'ai écrit ou non. Ça ne l'intéresse qu'à moitié. Elle me trompe. Je sais qu'elle me trompe. Bien sûr. Encore heureux.

Silence.

Il dispose les couverts autour des assiettes. Il nettoie sur un verre à pied une trace de calcaire. Le 18 février, il a souvent une poussée de fièvre, ou alors des aphtes, plein la bouche.

XIV. Noces de porcelaine

Apparaissent Betty Dortmeister, Carmela, et Léonore.

Chacune porte un plat.

Olivier Givre tient Pacôme dans ses bras.

Rémi Alcande a l'air gêné.

Tous prennent place autour de la table.

Ils lèvent leur verre, dans un seul sourire.

Quelqu'un applaudit, peut-être.

Betty Dortmeister.

Merci, Helmut.

Carmela Dortmeister.

Bravo, Papa.

Pacôme Dortmeister.

Bravo.

Helmut Dortmeister.

Merci, mon chéri.

Léonore Dortmeister.

Tu l'as écrit, ça ?

Helmut Dortmeister.

Non.

Betty Dortmeister.

Si ça n'a même pas l'inconvénient d'avoir été écrit -

Helmut Dortmeister.

Ils se sont retrouvés, là. Apéritif rapide, sur la table basse. Des olives et des crackers. Certains avaient enlevé leurs chaussures et plongeaient leurs orteils dans le tapis de haute laine. Rémi est arrivé le dernier ; il n'a pas l'air bien. Ensuite, ils se sont réunis autour de la grande table. Helmut Dortmeister a fait son petit compliment, pour sa femme, pour leur anniversaire à tous deux ; il peut s'asseoir tranquille et pendant cinq ou six minutes, la vie c'est un velouté de potiron trop salé, mais pas question de prendre note.

Ils mangent.

Betty Dortmeister.

Manque de sel, ce velouté.

Pacôme Dortmeister.

C'est quoi, un velouté ?

Betty Dortmeister.

C'est de la soupe, mange.

Helmut Dortmeister.

Vingt ans que leurs palais ne s'accordent pas.

Betty Dortmeister.

Vraiment très joli, ton discours, Helmut. C'est juste, ce que tu as dit, sur mon sommeil. Je dors beaucoup, c'est vrai. Merci d'y veiller.

Helmut Dortmeister.

C'est comme dans ce tableau de Forster, où l'ange tire sur ses plumes une à une, pour couvrir le corps de Diane endormie, après une chasse ou je ne sais quoi. Il y a un cerf derrière elle, qui regarde l'ange devenir un petit garçon comme les autres, ou une petite fille. C'est comme si l'animal lui soufflait des mots, que le peintre n'a pas gardés.

Betty Dortmeister.

Oui.

Helmut Dortmeister.

J'aime beaucoup ce tableau.

Betty Dortmeister.

Moi aussi. Oui.

Silence.

Carmela Dortmeister.

Vous avez vu, le nouveau pape ?

Olivier Givre.

Une femme, vous vous rendez compte !

Carmela Dortmeister.

Une papesse !

Helmut Dortmeister.

Il était temps.

Pacôme Dortmeister.

C'est quoi, une papesse ?

Helmut Dortmeister.

C'est une femme déguisée en pape.

Betty Dortmeister.

Une très belle femme !

Pacôme Dortmeister.

C'est quoi, un pape ?

Helmut Dortmeister.

C'est un homme déguisé en papesse.

Carmela Dortmeister.

J'aime tellement sa façon de s'habiller. Et ses boucles d'oreilles, vous avez remarqué ?
Je tuerais pour ses boucles d'oreilles.

Helmut Dortmeister.

J'ai un aphte sous la langue, c'est la torture.

Betty Dortmeister.

Lucia. C'est un prénom magnifique. Elle donne envie de croire, elle donne envie de se lever. Il faudrait y repenser, faudrait réfléchir à oui ou non et en qui, non ? Ça ne peut pas faire de mal, de croire un peu à quelque chose ? Surtout si c'est elle. Rémi, ça va ?

Rémi Alcande.

Oui. Vous savez, femme ou pas, je crois en Dieu, moi. Mais, c'est sûr, c'est sûr, avec une belle femme, on se dit que plus de gens vont y croire.

Helmut Dortmeister.

Vous l'avez vue venir au balcon, le sourire franc, les yeux grand ouverts, vous l'avez vue appuyer ses paumes sur la rambarde et dominer la foule. Et son port de tête ? Une figure de proue sur le Vatican. Vous l'avez vue défaire son chignon ? Quelle crinière elle a ! Et les carabiniers, vous les avez vus siffler ? Ah non, mais moi c'est les cheveux qui m'ont - C'est plein d'erreurs là-dedans, des erreurs provoquées, des nœuds qu'on dirait étudiés, des vrilles, blanches, jaunes et orange ! C'est de la lumière, ça : on n'est pas trompés. Lucia ! Elle porte bien son prénom. C'est le pape, cette fille. J'en reviens pas. Je n'ai jamais trouvé au verbe *introniser* le potentiel érotique que je lui reconnais aujourd'hui.

Pacôme Dortmeister.

Papa, ça veut dire quoi *érotique* ?

Helmut Dortmeister.

Mange ta soupe, Pacôme. Tais-toi.

Betty Dortmeister.

Elle a de la classe, c'est sûr. Qu'est-ce qu'il est fruité, ce vin. Rémi, tu es sûr que ça va ?

Rémi Alcande.

Bien, très bien. Je pense à la papesse. Ça donne envie de la voir. C'est sûr, c'est sûr. Je veux bien de l'eau minérale, si vous en avez. Avec des bulles. Ça aide à -

Léonore Dortmeister.

On a fait l'amour tout à l'heure pour la première fois. Il est un peu retourné.

Silence.

Helmut Dortmeister.

J'aurais mis ma main au feu. C'est bien. C'est très bien. Bon. A la vôtre !

Betty Dortmeister.

Ça se voit, de toute façon, ça se voit, quand tu – Vous n'avez pas séché les cours, au moins ?

Helmut Dortmeister.

C'était tangible, non ? Un peu de vin, Rémi, allez. C'est pas grave.

Betty Dortmeister.

Ne rougis pas, Rémi. C'est parfait. Vous avez l'air dégourdis, l'un et l'autre. C'est magnifique. Léonore, tu es contente ?

Léonore Dortmeister.

Oui, dans l'ensemble. Très contente. J'ai joui !

Helmut Dortmeister.

Formidable.

Betty Dortmeister.

Ah oui, non, la première fois, chapeau.

Helmut Dortmeister.

Bravo, mon petit Rémi.

Pacôme Dortmeister.

Bravo !

Rémi Alcande.

Rémi Alcande devient pâle. Très pâle. Et en même temps, sous la table, son sexe se gonfle d'un désir renouvelé pour Léonore. Ou pour la papesse. Il ne sait plus très bien. Il a eu dix-sept le mois dernier. Pas un âge facile.

Silence.

Olivier Givre.

C'est sympa quand ça se passe bien. Sympa comme tout.

Carmela Dortmeister.

Tu te souviens, notre première fois ?

Elle rit.

Olivier Givre.

La première fois que j'ai vu tes seins, j'ai eu l'impression que je marchais sur l'eau.

Carmela Dortmeister.

Tu m'as fait grimper aux rideaux. J'aurais pu tourner dans un documentaire animalier.

Helmut Dortmeister.

La première fois qu'on a fait l'amour avec Betty, j'ai vraiment cru que c'était la première fois. C'est ça. Je faisais l'amour pour la première fois. Avec ma cinquième femme.

Betty Dortmeister.

Moi aussi, la première fois qu'on a fait l'amour, j'ai cru que c'était ta première fois. C'était nul.

Helmut Dortmeister.

Il faisait sept degrés dans la chambre !

Elle rit.

Betty Dortmeister.

Tu donnais des prénoms aux cafards qui longeaient les plinthes en nous regardant.

Helmut Dortmeister.

Ça va, Pacôme ?

Pacôme Dortmeister.

Moi aussi, je donne des noms aux cafards et quand je serai grand, je ferai l'amour avec Cindy Forestier et on se mariera, on aura des enfants qui mangeront pas de velouté, après on mourra et eux-aussi ils mourront et tout le monde sera triste, très triste et le pape et la papesse seront très en colère contre nous et ils finiront la soupe, ça sera bien fait, on n'avait qu'à pas mourir, on n'avait qu'à faire l'amour tout le temps, comme des érotiques.

Silence.

Helmut Dortmeister.

Tu reveux de la soupe, Pacôme ?

Pacôme Dortmeister.

Et on aura l'air très bête, quand on sera mort. Les morts ont tous des têtes d'idiots, avec la langue qui pend dehors et les yeux rangés n'importe comment. Je veux faire l'amour. Dis, Papa, est-ce que je peux faire l'amour ?

Silence.

Helmut Dortmeister.

Tu veux faire ça quand ?

Pacôme Dortmeister.

Demain.

Helmut Dortmeister.

C'est à dire que –

Betty Dortmeister.

Si t'es sage, d'accord. Mais, faut être très sage, attention.

Pacôme Dortmeister.

D'accord.

Silence.

Tout le monde se regarde en souriant.

Helmut Dortmeister.

Bon anniversaire, mon amour. Il l'embrasse dans le cou. Le pape est une papesse, c'est une bonne nouvelle.

Betty Dortmeister.

Je t'aime. Elle lui prend la main. Une très bonne nouvelle.

Silence.

Olivier Givre.

Excusez-moi. Je ne veux pas jeter un froid. On est bien. On est très bien. Nous sommes des gens qui s'aiment, qui s'aiment. Je ne veux pas rompre le charme. Le petit Pacôme est craquant. Voilà. J'aimerais vous annoncer que demain, dans l'après-midi, Carmela et moi, nous nous quitterons. Pour toujours.

Carmela Dortmeister.

Ah bon ? Mais –

Olivier Givre.

Je vais partir. Comme ça c'est dit ! On peut se saluer. Poliment. Sans s'énerver. Sinon, on n'a jamais le temps de remercier les beaux-parents pour les petites bouffes, les machines à laver, l'argent avancé, tout ça. Merci Betty.

Ils s'embrassent sur la bouche.

Betty Dortmeister.

Quel dommage, Olivier !

Olivier Givre.

Merci Helmut. J'espère sincèrement que vous irez au bout de ce que vous écrivez.

Ils s'embrassent sur la bouche.

Helmut Dortmeister.

Vous êtes un mec bien, Olivier. Prenez soin de vous. Revenez quand vous voulez, on prendra un verre.

Betty Dortmeister.

Bonne chance pour demain, les enfants. Essayez de faire ça en douceur. Ne la rudoyez pas trop, mon grand. C'est une fille formidable. Elle a vingt ans. Vingt ans. Elle a tout le temps de se remettre.

Olivier Givre.

Je te demande pardon, Carmela.

Ils s'embrassent sur la bouche.

Rémi Alcande.

Est-ce que je peux aller aux toilettes ?

Betty Dortmeister.

Bien sûr, Rémi. Ça va ?

Rémi Alcande.

C'est juste que –

Il sort en courant.

Léonore Dortmeister.

Elle le suit.

Léonore Dortmeister sort à sa suite.

Carmela Dortmeister.

C'est moi qui devais te quitter.

Olivier Givre.

Tu n'aurais jamais dû partir sans voir ton étagère au mur, avec tes bouquins dessus.

Carmela Dortmeister.

Excuse-moi.

Olivier Givre.

Tu n'aurais jamais dû me dire que ça se voyait, que j'étais un enfant abandonné.

Carmela Dortmeister.

Mais, c'est vrai.

Olivier Givre.

A demain, Carmela. Tu as toute la nuit pour te préparer.

Carmela Dortmeister.

C'est gentil. Je t'ai toujours trouvé gentil.

Pacôme Dortmeister.

Je veux du sauté de veau avec du pain.

Olivier Givre disparaît.

Carmela Dortmeister.

C'est mon premier amour.

Helmut Dortmeister.

Pacôme, monte dans ta chambre.

Pacôme Dortmeister.

Je veux du sauté de veau avec du pain !

Helmut Dortmeister gifle son fils.

Le petit se met à pleurer.

Helmut Dortmeister.

Puisque c'est comme ça, tu ne feras l'amour avec personne !

Carmela Dortmeister se met à pleurer.

Betty la prend dans ses bras.

Pacôme Dortmeister monte dans sa chambre en boudant.

Helmut Dortmeister.

Carmela, monte dans ta chambre. On doit faire l'amour avec ta mère.

Carmela Dortmeister.

D'accord. Bonne nuit.

Betty Dortmeister.

Bonne nuit, ma chérie. T'en fais pas. Après le premier, il y a le deuxième, qui n'est pas souvent le second. Dors.

Carmela Dortmeister disparaît.

XV. Inselberg

Il se met à pleuvoir dans la chambre des Dortmeister.

Un instant, on voit sur le lit se former une flaque.

Rien d'autre.

Puis, Betty et Helmut apparaissent, s'y couchent.

*Il pleut de plus en plus fort.
Courent des milliers de cafards, sur les plinthes.*

Helmut Dortmeister.

Eric. Michel. François. Gérard. Jean-Claude. Christophe. Ferdinand. Marcus -

Betty Dortmeister.

Qu'est-ce que tu as dit ?

Helmut Dortmeister.

Rien. Je donne des prénoms aux cafards. En souvenir de nous.

Ils se regardent.

Un long silence.

XVI. Ebréchés

Dans la salle de bains.

Rémi Alcande vomit.

Léonore Dortmeister lui tient la tête.

Léonore Dortmeister.

Elle tient le front d'un garçon qu'elle a toujours voulu. Au lycée, toutes les filles veulent le même garçon. Mais, c'était le sien, c'était son garçon. C'était bien.

Rémi Alcande.

Excuse-moi, Léonore.

Léonore Dortmeister.

Ils s'étaient embrassés dans la cour, derrière l'arbre où toutes les filles embrassent tous les garçons. Ou l'inverse Il lui avait caressé la nuque, le dos, puis les fesses. Longtemps, les fesses.

Rémi Alcande.

Elle est grande, cette salle de bains. Elle est trop grande.

Léonore Dortmeister.

Toutes les filles la regardaient parce que toutes les filles le regardaient. Il était beau et même pas arrogant et même pas con. Il avait des tas de petites cicatrices sur le visage, très bien placées.

Rémi Alcande.

J'aime pas ce bidet, Léonore. C'est sûr, j'aime pas ce bidet.

Léonore Dortmeister.

Toutes les filles auraient voulu qu'il soit le premier.

Rémi Alcande se met à pleurer.

Rémi Alcande.

Léonore, je t'aime. C'est sûr.

Léonore Dortmeister.

Ils se sont retrouvés chez lui, vers quatorze heures. Elle savait, elle venait pour ça. Pour perdre ça. Pour sentir ça. Ils se sont embrassés dans le couloir, entre les chambres et les autres pièces de l'appartement. On n'entendait vraiment rien. On était vraiment seuls. Dans un appartement, dans un couloir, au milieu des chambres et il n'y avait qu'à choisir, elle a pris celle de ses parents, parce qu'elle la trouvait plus grande, elle respirait mal. Elle respire mal.

Rémi Alcande.

Je te demande pardon, Léonore. Mais, tu le dirais à tout le monde. Tu le dirais.

Léonore Dortmeister.

Il la déshabille, elle l'aide en dégrafant des petites choses. C'est fou, elle se dit. Il voit ses seins, pour la première fois. Elle pense à Bernadette Swing. Elle a les seins qui pointent si terriblement. Elle a presque honte. Elle a envie de voir son sexe. Elle porte sa main à sa braguette et lui, lui là, il louche sur ses seins et il n'en revient pas, à quel point c'est beau, les seins d'une fille. Elle descend sa braguette. Elle ne respire pas.

Rémi Alcande.

Excuse-moi, Léonore.

Léonore Dortmeister.

Elle n'a plus de culotte. Il voit son petit ventre.

Rémi Alcande.

Je vais nettoyer. Parce que tu le dirais, tu dirais tout ça.

Léonore Dortmeister.

Il caresse son pubis, doucement. Elle ne respire pas. Il a des épaules folles. Ça y est, elle peut toucher son sexe, à travers le tissu du slip. Tout est doux. Ils sont nus, presque entièrement, l'un face à l'autre, dans la chambre des parents. Elle cherche de l'air.

Rémi Alcande.

Tout va se mettre à trembler. Tout.

Léonore Dortmeister.

Elle sort sa bite, enfin son sexe, sa – Elle le sort. Elle ne sait pas quel mot employer pour nommer ce qu'elle tient dans sa main, qu'elle n'a jamais tenu, cette chose qu'elle trouve pas comme on lui avait dit. C'est si terriblement vivant. Elle ne sait pas si elle est particulièrement grosse, mais elle a très envie de la trouver grosse et de toute façon, elle le suce déjà.

Rémi Alcande.

Je n'aime pas les salles de bains.

Léonore Dortmeister.

Comme on lui a dit qu'il fallait faire, comme ça, mieux que ça.

Rémi Alcande.

Je n'aime pas le carrelage des salles de bains. C'est un endroit pour mourir.

Léonore Dortmeister.

Toutes les filles voudraient sucer son garçon, mais c'est le sien.

Rémi Alcande.

Il y a des tas de gens qui meurent dans les salles de bains. Ils glissent sur le carrelage.

Léonore Dortmeister.

Elle est à genoux sur la moquette. Elle est bien. Elle a horreur de ça. Elle est bien. Elle ne respire pas. Et là, il lui dit :

Rémi Alcande.

Arrête, arrête, Léonore.

Léonore Dortmeister.

Elle a peur qu'il n'aime pas. Elle l'embrasse sur le ventre. Elle veut y retourner. Lui faire aimer. Apprendre à mieux faire pour lui faire aimer. Mais -

Rémi Alcande.

T'es une belle salope, c'est sûr, tu ne vaux rien, sinon ça. On m'avait dit au lycée, c'est sûr, mais à ce point-là. Allez, continue, va. Je sens que tu veux aller au bout. Continue. Connasse. Elle est grosse, hein, tu les aimes comme ça ? C'est pas ta première, ça se voit, c'est sûr, ça.

Léonore Dortmeister.

Qu'est-ce que tu dis, bien sûr que c'est ma – J'ai jamais. Je t'aime. Je suis vierge et je t'aime. Je suis un tout petit crocodile, je suis un tout petit poussin dans la gueule d'un crocodile, va pas croire. Tu l'as dit qu'on s'aimait. Tu l'as dit. C'est vrai. C'est très vrai.

Rémi Alcande.

Il sent bien qu'elle a peur et il a peur aussi. Elle cherche d'une main de quoi se cacher le corps. Lentement, Rémi glisse et se prend pour un autre parce que plus rien n'est sûr et sa queue, il tape dessus pour qu'elle soit dure, du bout des doigts il tire sur le gland, devant elle, sans vergogne, mais rien, ça ne va pas il se dit, c'est sûr, ça ne va pas, il a traité Léonore de connasse, il n'aurait pas dû, mais il ne fallait pas lui sauter dessus comme ça, c'est un beau garçon même pas arrogant et même pas con, et eux ensemble, tous les deux ensemble on les regarde ensemble, il ne fallait pas se mettre à genoux comme ça, comme si c'était n'importe qui, eux ensemble, et la première fois n'importe quoi, parce qu'il a pensé à la fille du téléphone et il s'est dit voilà, Léonore a de l'avenir, et il respire mal lui-aussi, et il a peur de ne pas se reconnaître et de ne pas la reconnaître, alors calme-toi et tiens tes fringues, tiens, et il lui jette au visage, et il commence à pleurer, pleurer, et il s'étrangle, mais elle l'aime, alors –

Léonore Dortmeister.

Alors, elle lui caresse le visage et ils reprennent tout.

Silence.

Rémi Alcande.

Je te demande pardon, Léonore.

Léonore Dortmeister.

Ils reprennent à l'instant du pardon.

Rémi Alcande.

Je t'aime.

Léonore Dortmeister.

Ils reprennent à l'instant où ils s'aiment.

Rémi Alcande.

Et ils font l'amour, enfin, après s'être entretelés.

Léonore Dortmeister.

Elle bâillonne un peu son désir et elle oublie tout ce qu'il fallait, tout ce qu'elle devrait, tout le dit des autres et tout ce qu'elle croyait. Elle pense à Bernadette Swing. Et puis, elle n'y pense plus.

Rémi Alcande.

Il cherche sur chaque parcelle de son corps nu le mot pardon à murmurer pour elle-seule.

Léonore Dortmeister.

Et c'est comme on lui avait dit.

Rémi Alcande.

C'est une émeraude brute, quand ça gicle dans la petite poche.

Silence.

Léonore Dortmeister.

De quatorze à quinze, ils avaient anglais avec Madame Crenn, c'était le jour des conversations. De quinze à seize, maths avec Monsieur Fontaine, devoir sur table.

Rémi Alcande.

Ça s'appelle un accident domestique, quand tu meurs dans une salle de bains.

Léonore Dortmeister embrasse Rémi Alcande.

Léonore Dortmeister.

Sors, je vais nettoyer.

XVII. Nus

Chambre d'Helmut et Betty Dortmeister.

Ils sont au lit, trempés.

Il pleut toujours.

Apparaissent Béatrice Parmentier, Violette Renoir, Alexandra Granette et Eva Terrasson. Toutes tiennent un parapluie.

Elles vont s'asseoir sur des chaises disposées autour du lit.

Apparaît Marcus Latour. Il porte un imperméable. Il se tient un peu en retrait.

Helmut Dortmeister.

Betty.

Betty Dortmeister.

Oui ?

Helmut Dortmeister.

Viens là.

Betty Dortmeister.

Je suis là.

Helmut Dortmeister.

Plus près.

Béatrice Parmentier.

Vous avez vu le couvre-lit, les filles ? C'est censé être des fleurs, les imprimés, hein, des fleurs. Eh ben, y'a des fleurs, on dirait des mains.

Helmut Dortmeister gifle Betty Dortmeister.

Béatrice Parmentier.

Ça, c'est des mains. On vous fait croire que c'est des pétales, mais c'est des mains.

Betty Dortmeister.

Helmut ! Pourquoi tu –

Béatrice Parmentier.

Moi, je ne dors pas dans un lit pareil, avec des mains partout.

Helmut Dortmeister.

Surtout, ne dis rien. Nous sommes des gens qui s'aiment, qui s'aiment. Je t'aime.

Violette Renoir.

Sale temps, vraiment sale temps. Même pour une chambre.

Eva Terrasson.

Vous avez vu la gifle, la taille de la gifle ?

Betty Dortmeister.

Je n'aime pas la pluie. Fais quelque chose, Helmut.

Alexandra Granette.

Moi, il ne m'a jamais touchée. Des fois, il me fessait. Mais, je lui demandais.

Béatrice Parmentier.

J'ai rien vu, moi. Zut. Ah oui, les fessées, oh la la !

Violette Renoir.

On papote, on papote, on rate l'essentiel.

Helmut Dortmeister gifle à nouveau Betty Dortmeister.

Béatrice Parmentier.

Ah !

Violette Renoir.

Je l'ai vue !

Béatrice Parmentier.

Pas mal, celle-là !

Betty Dortmeister.

Helmut !

Eva Terrasson.

L'autre était mieux ! Moi, il ne m'a jamais fessée.

Helmut Dortmeister.

Je t'aime, Betty.

Eva Terrasson.

Pourquoi il ne m'a jamais fessée ?

Helmut Dortmeister.

Ne dis rien.

Betty Dortmeister.

Je ne veux pas qu'il pleuve dans ma chambre. C'est toi qui fais pleuvoir. Tu fais pleuvoir parce que tu es triste, et mélancolique, et malade. Tu es chiant. Tu fanes, Helmut. Je n'aime pas la pluie. Je ne ramasserai pas tes pétales foutus. Je ne viderai pas l'eau, quand tu seras mort. Tu as dit qu'on devait faire l'amour. Faire l'amour ! Au lieu de ça –

Helmut Dortmeister gifle Betty Dortmeister.

Betty Dortmeister gifle Helmut Dortmeister.

Eva Terrasson.

Il aurait dû me fesser. Quand on a confiance l'un dans l'autre, on ose aller jusque là, une petite fois.

Helmut Dortmeister gifle Betty Dortmeister.

Elle lui répond plusieurs fois.

Elle le roue de coups.

Respire.

Alors, il la gifle.

Pendant ce temps, les ex-femmes d'Helmut font la holà, comme au stade, en criant.

Il pleut, toujours plus.

Marcus Latour s'approche du cercle des femmes.

Betty Dortmeister.

Arrête. Je t'en prie, arrête.

Marcus Latour.

Excusez-moi –

Alexandra Granette.

Bonsoir Monsieur.

Helmut Dortmeister.

Je t'aime, Betty.

Marcus Latour.

Vous avez l'heure, s'il vous plait ?

Betty Dortmeister.

Arrête de répéter ça !

Alexandra Granette.

Il est minuit et quelque chose.

Violette Renoir.

Minuit trente trois.

Helmut Dortmeister.

Je n'ai pas écrit une ligne depuis que je t'aime.

Béatrice Parmentier.

Moi, j'ai trente-quatre.

Betty Dortmeister.

Tu passes ton temps à écrire. Tu ne sors plus. Tu ne me regardes plus.

Eva Terrasson.

Vous donnez la fessée ?

Marcus Latour.

Ça m'arrive.

Eva Terrasson.

Ah !

Helmut Dortmeister.

Je n'ai pas écrit une ligne depuis que tu me trompes.

Alexandra Granette.

C'est quoi, votre petit nom ?

Helmut Dortmeister.

Je ne sors plus depuis que tu sors seule.

Marcus Latour.

Marcus.

Helmut Dortmeister.

Je ne te regarde plus depuis que j'ai envie de te crever les yeux.

Béatrice Parmentier.

Marcus ! Comme c'est original !

Marcus Latour.

Merci.

Béatrice Parmentier.

Je n'ai pas dit que j'aimais !

Marcus Latour.

Pardon, je croyais que -

Béatrice Parmentier.

Vous croyez, vous croyez ! Le petit jeune homme apprécie les compliments, ça se voit.

Elle éclate de rire.

Mais, voyons, grand bêta, j'adore !

Marcus Latour.

Ah !

Béatrice Parmentier.

Faut les surprendre. Faut les visser. Faut pas qu'ils montent au ciel tout de suite.

Eva Terrasson.

Moi, je me laisse faire. C'est pas si mal.

Béatrice Parmentier.

Je vais te faire écouter les Sex Pistols. Tu vas comprendre.

Helmut Dortmeister.

Il pleut. Ça parle. Ça parle en nous. Je veux être seul avec toi. Je veux faire l'amour avec toi et que ça suffise à nous alléger des morts.

Betty Dortmeister.

Appelle les encombrants.

Violette Renoir.

Venez, Marcus, je vous abrite.

Béatrice Parmentier.

On ne va pas rester là, il ne se passe plus rien.

Eva Terrasson.

On ne sait jamais.

Alexandra Granette.

Je l'ai vu le premier, le Marcus, dites, c'est à moi qu'il a demandé l'heure, les filles.

Béatrice Parmentier.

Qui est plusieurs à la chasse partage sa place.

Elles rient toutes ensemble.

Marcus Latour.

Je ne peux pas partir. J'attends quelqu'un.

Violette Renoir.

Ça jette un froid.

Marcus Latour.

J'attends mes parents.

Béatrice Parmentier.

Ça jette un autre genre de froid.

Helmut Dortmeister.

On reprend.

Betty Dortmeister.

Oui.

Helmut Dortmeister.

Est-ce que tu penses à lui ?

Betty Dortmeister.

Non.

Helmut Dortmeister.

Je comprendrais que tu penses à lui.

Betty Dortmeister.

Tais-toi, Helmut, embrasse-moi.

Helmut Dortmeister embrasse Betty Dortmeister.

Béatrice Parmentier.

Les filles !

Violette Renoir.

Il était temps.

Alexandra Granette.

Asseyez-vous, Marcus. Là, entre nous. Vous êtes bien.

Marcus Latour.

Merci pour le parapluie.

Eva Terrasson.

On est bien dans cette chambre. On est vraiment bien entre nous. On s'entend bien. Je vous préviens, s'il lui met une fessée, je fais un scandale !

Béatrice Parmentier.

Chut !

Violette Renoir.

Taisez-vous, ça commence.

Silence.

Helmut Dortmeister.

Nous sommes des gens qui s'aiment, qui s'aiment.

La pluie s'arrête, lentement.

Tout est trempé.

Betty Dortmeister.

Nous avons quatre cœurs et cent mille veines. Nous avons des aortes à revendre. Nous aimons à tour de bras. Nous avons cent mille bras. Nous poussons nos lits au bord des falaises et nous bougeons, la nuit.

Helmut Dortmeister.

Il lui dit : viens là.

Betty Dortmeister.

Elle est là.

Helmut Dortmeister.

Il la veut plus près.

Betty Dortmeister.

Comme ça ?

Helmut Dortmeister.

Il la regarde et sur son visage passent des morts et des mortes. Elle est un écran qui respire et de la toile sort une main, pour le déshabiller de ces morts et de ces mortes à elle, qui passent sur lui. Tout s'estompe. C'est un travail remarquable. Ils font des gestes qui sont des gommes sur du crayon de mine. Très bien.

Betty Dortmeister.

Elle a les seins nus. Il y a presque longtemps. Longtemps qu'il ne les avait pas pris dans ses mains, comme ça, oui, c'est très bien, elle est heureuse, ça la mouille, tout doucement. Elle pense à Marcus Latour.

Marcus Latour.

C'est moi.

Béatrice Parmentier.

Chut !

Helmut Dortmeister.

Il prend la gomme. Sur le crayon de mine. Effacer les ombres. Il lui dit : touche.

Betty Dortmeister.

Elle touche. Beau sexe bien droit. Suce, Betty.

Helmut Dortmeister.

Elle prend mon sexe dans sa bouche.

Marcus Latour.

Dans certains pays, pour un baiser public, tu vas en prison.

Betty Dortmeister.

Elle pense à ses enfants.

Marcus Latour.

Je vais les faire coffrer.

Betty Dortmeister.

Elle pense au pape. C'est une femme. Très bonne nouvelle.

Helmut Dortmeister.

Il caresse ses fesses. En vingt ans, c'est devenu d'autres fesses. Il a caressé cent culs différents, c'était toujours le sien : l'effet du temps. Il ne sait pas s'il aime ça.

Betty Dortmeister.

Elle écarte les jambes. Non, les cuisses. Elle trouve ça mieux : les cuisses.

Helmut Dortmeister.

Oui, c'est mieux.

Betty Dortmeister.

Elle sourit. Ça rend sa bouche étroite. Il sent ses dents sur sa trique. Il la regarde autrement.

Alexandra Granette.

J'ai été d'une beauté à couper le souffle. Je vais boire un verre.

Violette Renoir.

Je suis une femme remarquable, je tenais à le dire. Attends-moi.

Alexandra Granette et Violette Renoir disparaissent.

Helmut Dortmeister.

Il la caresse, à cet endroit. Gomme. Crayon de mine.

Eva Terrasson.

Je suis tellement douce que j'aurais aimé qu'on soit un peu méchant avec moi.

Eva Terrasson disparaît, sous son parapluie.

Betty Dortmeister.

Viens.

Helmut Dortmeister.

Sur elle. Tout un monde, il se dit. Des vies sont venues de là. Il ne sait pas s'il aime ça.

Betty Dortmeister.

Nous sommes des gens qui s'aiment, qui s'aiment.

Helmut Dortmeister.

Gomme.

Betty Dortmeister.

Crayon de mine.

Helmut Dortmeister.

Il la pénètre.

Betty Dortmeister.

Elle pousse un cri, qui n'est qu'à elle.

Marcus Latour.

Vous vous appelez comment ?

Béatrice Parmentier.

Béatrice. Béatrice Parmentier.

Marcus Latour.

Je déteste ce prénom. J'ai horreur des patates.

Helmut Dortmeister.

Un lent dégel, des eaux pures, qui montent. Les fleuves vont à la mer, en se prenant pour des respirations. Un estuaire, sous un soleil très pâle. Aucune trace de pas. Gomme. Crayon de mine. Là-bas.

Betty Dortmeister.

Il voit ce qu'il voit. Je sens ce que je sens. Des eaux pures, qui montent.

Helmut Dortmeister.

Il la lime, et ça pourrait prendre la vie.

Betty Dortmeister.

Ça la prend.

Helmut Dortmeister.

Je n'écrirai rien là-dessus, il se dit.

Betty Dortmeister.

De toute façon, il n'a pas de métier. C'est pour ça que je l'aime.

Helmut Dortmeister.

Je prends note.

Béatrice Parmentier.

C'est bon, les patates.

Marcus Latour.

D'accord.

Béatrice Parmentier.

Si vous voulez, Marcus.

Marcus Latour.

Quoi ?

Béatrice Parmentier.

J'adore les Sex Pistols.

Marcus Latour.

Moi non plus.

Béatrice Parmentier.

C'est un malentendu.

Marcus Latour embrasse Béatrice Parmentier.

Helmut Dortmeister.

Ils jouissent, ensemble.

Betty Dortmeister.

Leur voix monte au souffle, comme le vin tourne ; et ça s'épuise, ça s'évente, dans un crissement de carrosse sur la neige.

Helmut Dortmeister.

Une neige qui n'existe pas.

Betty Dortmeister.

Elle le laisse à l'intérieur d'elle élaguer son beau sexe ; dur, puis souple, souple de plus en plus. Lèvres qui brûlent, enfin, brûlent.

Helmut Dortmeister.

Toute la fatigue du monde.

Betty Dortmeister.

Toute la joie du monde.

Helmut Dortmeister.

Toute la joie, toute l'absence du monde ; personne ; Betty et moi.

Betty Dortmeister.

Nous sommes ce temps suspendu, sans musique. Nous allons à la solitude.

Helmut Dortmeister.

Lentement, nous nous séparons, le plus lentement du monde.

Betty Dortmeister.

La mort a une bague à chaque doigt. La mort porte des diamants.

Helmut Dortmeister.

J'ai les cheveux de la mort dans les yeux.

Betty Dortmeister.

Excuse-moi.

Helmut Dortmeister.

C'est rien, mon amour, j'allais les fermer.

Helmut Dortmeister embrasse Betty Dortmeister.

Puis, ils s'endorment, l'un contre l'autre.

Apparaissent Fabienne et José Latour.

Chapeaux tyroliens et trombone.

Fabienne tient en laisse son petit crocodile mort.

Fabienne Latour.

Marcus !

José Latour.

Salut, fiston !

Marcus Latour.

Non !

Fabienne Latour.

Ça se passe bien ?

José Latour.

J'ai repris le trombone.

Marcus Latour.

Non et non !

Béatrice Parmentier.

C'est qui ?

Marcus Latour.

Mes parents.

Fabienne Latour.

Bonjours Madame. Très joli tailleur.

José Latour.

Bonjour Madame.

Fabienne Latour.

Ça sent la femme mariée à plein nez, hein.

Béatrice Parmentier.

Divorcée. C'est un -

Fabienne Latour.

Un crocodile, oui. C'est déjà ça.

Marcus Latour.

Maman, qu'est-ce que vous faites là ?

Fabienne Latour.

On te cherchait partout ! Mais, ils sont tout nus, ces deux-là !

Evidemment pas.

Béatrice Parmentier.

Ils se sont mis des baffes et puis ils ont fait l'amour. Vous avez raté quelque chose !

Fabienne Latour.

Tu vois, José, à force de traîner, avec ton trombone et tout, eh ben, on rate les copulations !

José Latour.

Ça va être de ma faute !

Marcus Latour sort un revolver.

Ils tirent sur ses parents.

Qui ne bronchent pas.

Fabienne Latour.

Marcus, qu'est-ce qui te prend ?

José Latour.

Tu tires sur tes parents, Marcus ? Ah, bonjour l'éducation ! C'est pas un Latour.

Béatrice Parmentier.

C'est vrai, c'est pas très sympa.

Fabienne Latour.

Si je m'écoutais, je te lancerais Olivier aux trousses.

Marcus Latour.

Olivier ?

José Latour.

On l'a appelé Olivier. Le croco.

Marcus Latour.

Je suis désolé. Viens, Béatrice.

José Latour.

On le renie, Fabienne ? Il me perturbe, ce gosse.

Fabienne Latour.

Toute façon, j'ai jamais pu le piffer.

*José Latour joue un petit quelque chose au trombone.
Ils disparaissent.*

Béatrice Parmentier.

Tu fais quoi dans la vie ?

Marcus Latour.

Je dépose des bilans.

Béatrice Parmentier.

Des bilans ?

Marcus Latour.

Les uns après les autres. Pourtant, je suis jeune.

Béatrice Parmentier.

Je t'aime.

Marcus Latour.

Si tu veux.

Béatrice Parmentier.

J'accepte la sodomie.

Silence.

Marcus Latour.

C'est un moment formidable.

Ils disparaissent.

XVIII. Aujourd'hui moins qu'hier, plus que demain

Sur le seuil de l'appartement d'Olivier Givre.

Carmela Dortmeister.

Tu m'avais prévenue.

Olivier Givre.

Elle n'aurait pas tenu, je l'ai mal fixée.

Carmela Dortmeister.

Tu vas la garder ?

Olivier Givre.

Je n'y poserai rien.

Carmela Dortmeister.

Ça se sent vraiment que t'as été abandonné.

Olivier Givre.

Je vais les retrouver, mes parents.

Carmela Dortmeister.

Ah oui ? Et comment tu vas faire ? Tu vas passer une annonce ?

Olivier Givre.

Je sais que mon père jouait du trombone. Ou du saxophone. Je me souviens de ça. Le son du trombone. Ou du saxophone. Je ne fais pas la différence, mais c'est un début.

Carmela Dortmeister.

Bonne chance !

Olivier Givre.

Et ma mère adorait les chapeaux. Je me souviens d'un visage, avec un chapeau dessus. Ou alors, c'était un bonnet. Ou alors un oiseau. Il y a des gens qui ont des oiseaux sur la tête.

Carmela Dortmeister.

Et la Finlande ?

Olivier Givre.

J'irai sans toi.

Carmela Dortmeister.

Je ne sais pas dire adieu.

Olivier Givre.

Tu vas être très heureuse, Carmela.

Carmela Dortmeister.

Je n'écrirai plus jamais au rouge à lèvres sur un miroir.

Olivier Givre.

Moi non plus.

Silence.

Carmela Dortmeister.

Je vais acheter un animal domestique.

Oliver Givre.

Moi aussi.

Carmela Dortmeister.

Un chas d'aiguille.

Oliver Givre.

Et moi, un chien de fusil.

Carmela Dortmeister.

Je passerai au-dedans et je disparaîtrai.

Olivier Givre.

J'appuie sur la gâchette et je me tire.

Carmela Dortmeister.

Salut.

Olivier Givre.

Salut.

Carmela Dortmeister.

Connard.

Carmela Dortmeister disparaît.

XIX. Michigan

Nulle part. Ou ailleurs. Helmut écrit.

Helmut Dortmeister.

Sur les rives du lac Michigan, passe une goélette, de loin on dirait. A la jumelle, un homme regarde vers le Loop. Dimanche à Chicago. Des tours de vitres et des tours de vitres, où Dieu tatoue le soleil, avec des aiguilles de nuages, d'encre et de sang. Dieu est un tatoueur, le dimanche à Chicago. Un homme regarde vers le Loop, à la jumelle. Des tours et des tatouages. Toutes nos faiblesses. Nos forces. Une femme, Margaret Lonesome, apparaît à une fenêtre de la Sears Tower. Elle est à des rues et des rues du

lac Michigan. Peut-être même : elle ne le voit pas, d'où elle est. Pourtant, son regard traverse la ville, les murs, les voitures, la rivière, les êtres humains, en route ; c'est son jour de chance ; elle touche au miracle. Elle voit l'homme à la jumelle sur le pont du bateau, et il la voit, à sa fenêtre, là-haut. Ils ont l'air triste, ensemble. L'air surpris, ensemble. Ils ont l'air bien, quand il se regardent, traversant tout. Elle sourit dans un œillette trop petit pour cet instant-là.

XX. Petites morts

Cour de récréation.

Derrière un arbre.

Pacôme Dortmeister tient la petite Cindy Forestier par la main.

Pacôme Dortmeister.

Mais puisque je te dis que je l'ai vu faire comme ça, des gens, mon père avec ma mère, ils font ça, comme ça.

Cindy Forestier.

Je le sais bien, puisque j'ai vu mes parents le faire comme ça.

Pacôme Forestier.

T'es amoureuse de moi ?

Cindy Forestier.

Ben oui.

Pacôme Forestier.

Alors, allez.

Cindy Forestier.

C'est pas dégoûtant ?

Pacôme Forestier.

Non, c'est rigolo.

Silence.

Cindy Forestier.

Il faut avaler sa langue, d'abord ?

Pacôme Forestier.

Si t'avales ta langue, tu t'étouffes et tu ne peux plus, puisque t'es morte si t'avales ta langue. Je vais pas embrasser une morte, moi !

Cindy Forestier.

Bon, d'accord.

Pacôme Forestier.

Ben vas-y, commence.

Cindy Forestier.

Ah non, c'est toi qui commences !

Pacôme Forestier.

Pourquoi moi ?

Cindy Forestier.

T'es un garçon et tu veux le faire plus que moi !

Pacôme Forestier.

Bon, d'accord.

Cindy Forestier.

Si j'avale pas ma langue, je la mets où ?

Pacôme Dortmeister.

Ben, dans ma bouche.

Cindy Forestier.

T'es fou, toi !

Pacôme Dortmeister.

T'es mon amoureuse, oui ou non ?

Cindy Forestier.

Oui ben oui.

Pacôme Dortmeister.

Alors, allez.

Silence.

Ils se regardent.

Cindy Forestier.

Cindy Forestier embrasse Pacôme Dortmeister.

Pacôme Dortmeister.

Pacôme Dortmeister s'étrangle avec la langue de Cindy.

Cindy Forestier.

Cindy Forestier s'étrangle avec la langue de Pacôme.

Pacôme Dortmeister.

Ils meurent.

Les enfants s'effondrent.

Silence.

Passent des hommes-crocodiles et des femmes-juments.

Un homme à tête de cerf.

Apparaissent Léonore Dortmeister, Rémi Alcande et Bernadette Swing.

Ils se tiennent la main.

Apparaît Carmela Dortmeister.

Elle porte un collier d'aiguilles.

Apparaît Olivier Givre, Marcus Latour, Fabienne et José.

Portrait de famille.

Apparaissent Béatrice Parmentier, Violette Renoir, Alexandra Granette et Eva Terrasson.

Habits de deuil, parapluies, porte-jarretelles.

Apparaissent Helmut et Betty Dortmeister.

Helmut soutient Betty.

*Apparaît Valérie Ramey. Elle porte une ardoise sur la poitrine. Une inscription :
NUE.*

Elle a un parapluie, sans toile ; rien que des baleines et un manche.

Elle sourit ou elle pleure, c'est pareil.

Tous ensemble, ils portent les corps des enfants.

Helmut Dortmeister.

On aurait dû leur apprendre à donner leur langue au chat avant de s'embrasser.

Carmela Dortmeister.

Au chas d'aiguille, qu'ils apprennent à se piquer.

Betty Dortmeister.

Comme dans certains palais, je dirai de sa chambre : c'est la salle des solitudes.

Béatrice Parmentier.

On meurt donc d'un baiser ?

Violette Renoir.

Alors, je suis morte plusieurs fois.

Alexandra Granette.

On meurt donc plusieurs fois ?

Eva Terrasson.

C'est qu'on peut renaître.

Béatrice Parmentier.

Oh, we're so pretty Oh so pretty vacant Ah but now and we don't care. C'est de Sid Vicious.

Violette Renoir.

Nous sommes des femmes pas comme les autres, à un âge pas facile. Nous aimons la dentelle, mais sur nous, elle plisse.

Alexandra Granette.

Si quelqu'un dans l'assemblée mesure 1m80 au moins, la quarantaine voire plus, du charme et de la distinction, s'il aime la nature, les choses simples et authentiques, la pâte à sel, le badminton et la Bretagne, qu'il n'hésite pas à se manifester auprès d'Alexandra Granette. C'est moi. Pas sérieux s'abstenir. Enfin, sauf si c'est juste un tout petit peu pas sérieux, hein. Alors, là -

Eva Terrasson.

Il aurait fallu qu'on me violente un peu, pour me prouver qu'on m'aime. A se brûler. Ça ne m'a jamais brûlée. Est-ce que quelqu'un serait d'accord pour me brûler ?

Béatrice Parmentier.

Ils sont lourds, ces gosses !

Violette Renoir.

J'osais pas le dire, mais sont bien nourris !

Olivier Givre.

Nous sommes des gens qui se cherchent.

Marcus Latour.

Nous sommes des gens hantés.

Fabienne Latour.

Nous sommes des gens comblés.

José Latour.

Nous sommes trombonistes.

Fabienne Latour.

José, attention, tu vas le faire tomber !

José Latour.

Nous faisons des progrès.

Bernadette Swing.

Nous sommes trois.

Rémi Alcande.

Si je deviens directement un fauve, je ne saurai jamais ce que ça fait d'être un homme.
Il va falloir que je prenne mon temps et que je ne rate pas le coche.

Léonore Dortmeister.

Je ne sais pas sur qui j'ai envie de veiller. Mon petit frère est mort en embrassant une fille. C'est la seule bonne raison.

Valérie Ramey.

Nous sommes nus.

Betty Dortmeister.

Nous sommes des gens qui s'aiment.

Helmut Dortmeister.

Qui s'aiment.

Noir.